L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

59me VOLUME. — 16me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 9 (Juin 1903)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE CHACORNAC

PARIS — 11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres experiences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

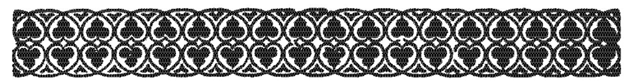
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Recherches sur les Fonctions Prophétiques
DES DATES ET DES NOMS
Dans l'histoire de tous les peuples

Rapport numérique des DATES EXTRÊMES
au chiffre total des Souverains d'un État ou d'une Dynastie

1° *Il existe un rapport constant entre le nombre effectif des chefs d'un État quelconque, ou des princes d'une dynastie*, ET LA SOMME DES CHIFFRES *soit de la première ou de la dernière date, soit de ces deux dates réunies.*

Pour se convaincre de cette coïncidence, il suffit d'interroger les annales des divers peuples de l'Europe. Nous allons donc les étudier à ce point de vue spécial, afin d'établir la réalité positive du phénomène que nous venons d'énoncer.

I. — France

Carlovingiens, **13**.

1. — Avènement du premier Mérovingien CLODION (1) en 427, année dont les trois chiffres, 4, 2, 7,

(1) Nous omettons ici Pharamond, dont l'existence est contestée.



étant additionnés, font . . . . TREIZE

2. — Avènement de CLOVIS, vrai fondateur de la monarchie, en 481 ; somme des chiffres 4, 8, 1, comme ci-dessus. . . . . TREIZE

3. — Avènement de CHILDÉRIC II, dernier des rois non fainéants, année 670 (1), encore. . . TREIZE

4. — Avènement de CHILDÉRIC III, dernier de tous les Mérovingiens fainéants et non-fainéants, en 742 ; toujours. . . . . TREIZE

Or, autant que l'incertitude de ces premiers temps permet d'exprimer une affirmation, TREIZE est le nombre des rois de la première race qui ont, personnellement, gouverné.

			SOMMES
1.	CLODION.	**427**	**13**
2.	Mérovée.	448	16
3.	Childéric Ier . .	458	17
4.	CLOVIS	**481**	**13**
5.	Childebert	511	7
6.	Clotaire Ier. . . .	558	18
7.	Caribert.	561	12
8.	Chilpéric Ier . . .	567	18
9.	Clotaire II	584	17
10.	Dagobert Ier. . . .	628	16
11.	Clovis II.	638	17
12.	Clotaire III. . . .	655	16
13.	CHILDÉRIC II	**670**	6+7= **13**

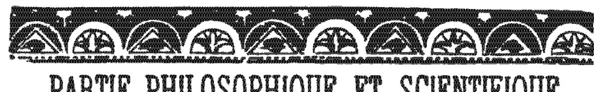
TREIZE rois

Observation. — Pour l'application de la règle

(1) Après Childéric II, assassiné en 673, commença le régime des Maires du Palais.

posée, une seule des dates extrêmes suffirait ; et en voici *trois* et même *quatre*, en y comprenant l'année 742 de Childéric III, qui reproduisent exactement le nombre Treize, quadruple résultat d'autant plus frappant que chacune des dix époques intermédiaires donne une somme différente.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

L'OCCULTE

Chez les aborigènes du Brésil

1. La famille sauvage, avant la découverte du pays par les Portugais, en 1500, s'étendait par toute la région, groupée en nombreuses tribus, parlant des dialectes différents, et rapprochés dans deux grandes races : l'*autochtone* et la *conquérante*. La première était représentée par les *Aïmarès*, la seconde par les *Tupis*.

Leurs croyances à toutes deux, quoique présentant des caractères particuliers, que la conquête avait mêlés, confondus, avaient des points communs.

Il nous est presque impossible de présenter les lignes de chaque race ou de chaque tribu les définissant définitivement. On peut à peine rappeler la *science occulte* dans ses lignes générales, comme elle se dégage de la narration des chroniqueurs et comme elle se retrouve encore aujourd'hui dans des tribus qui subsistent.

En partie fondues déjà, lors de la découverte, les deux races se rapprochèrent davantage, assimilant ré-

ciproquement leurs usages, leurs mœurs, leurs traditions et leurs croyances. Aujourd'hui encore, quelques tribus conservent les mœurs du passé; d'autres, cependant, dégénérèrent, perdant les traditions dans le *mare magnum* des races des envahisseurs.

Les contemporains qui, pénétrant dans les forêts se sont complus à étudier l'*Aborigène*, encore pur du contact européen, concordent dans leurs narrations avec les premiers chroniqueurs.

Cherchant à rapprocher le *Passé* du *Présent*, je tâcherai d'objectiver, dans une même explication, ce qui paraît le plus incontesté dans la *Théogonie Indigène*.

Il est impossible d'affirmer une unité de croyances chez des peuples qui ne possédaient aucune unité ethnique. Quelques tribus s'élevaient déjà à des conceptions métaphysiques, d'autres atteignaient à peine à une première ébauche du culte de la *Nature*.

2. Une entité suprême, invisible, indéfinie, — Inconnue, — était le chapiteau de la colonne des croyances aborigènes. Les Fupis l'appelaient : *Monan* (ou *Toupan*). C'était la divinité supérieure, être de bonté, contraire à tout maléfice, première divinité dans l'olympe indigène, dominant le *Soleil*, la *Lune* et tous les autres êtres.

En dehors de cette *Entité bienfaisante*, ils en reconnaissaient une autre, *malfaisante*. C'est le dualisme des forces de la Nature — le principe du Bien et le principe du Mal, — base qui fut, en Orient, celle du Mazdéisme, religion de Zoroastre, et qui se résoudrait par l'Unité.

Ils appelaient le principe du mal : *Jéripari*.

3. La croyance en l'immortalité de l'âme leur était commune.

Ils donnaient le nom de *anga* à l'âme unie au corps. Après la vie, les âmes retournaient parmi les bons ou les mauvais esprits qui peuplaient l'orbe, se révélant aux mortels dans le chant de l'*Acaouan*.

Les âmes en peine erraient dans les forêts, terrifiant les créatures; ils les appelaient *Mbaé-aïba* (chose funeste).

Le songe était généralement le moyen de communication des morts. Les *pagès* savaient cependant les évoquer, les faire apparaître, les nourrissant de la *force nerveuse* de femmes dans les transes, et à ce prix ils facilitaient aux morts la possibilité de se manifester.

Ils admettaient la métempsychose. Non seulement ils croyaient à l'existence de l'âme chez les animaux de n'importe quel ordre zoologique, mais ils affirmaient pour l'âme humaine la possibilité de s'incarner dans une brute, transformant ainsi l'homme en un autre être.

Ils se considéraient comme très heureux quand ils étaient visités par les âmes de ceux qui leur avaient été chers.

Ils cherchaient à interpréter le sens caché des songes, et, quand ils n'y réussissaient pas, ils avaient recours aux *pagès*, les intermédiaires entre la vie et la mort.

Ces croyances, qui dégénérèrent en superstitions ridicules, étaient transmises oralement de traditions très éloignées et connues à peine par certains vestiges à travers les générations et les tribus.

4. Pour l'aborigène, tout ce qui existe, il le doit à l'être productif et fécond.

Immédiatement en dessous de la *Suprême divinité*, inconnue, apparaît la triade des dieux supérieurs, messagers immédiats de l'inconnu :

Guaracî (le Soleil), *mère* de tous les vivants ;

Jacî (la Lune), *mère* de tous les végétaux ;

Géruda (ou *Rouda*) (l'Amour), chargé de développer la reproduction des êtres créés.

Chacun de ces dieux est servi par de nombreux *dieux subalternes*, qui à leur tour possèdent les *génies* chargés de protéger les montagnes, les bois, les champs, les fleuves et les lacs.

A *Guaracî* obéissent entre autres :

Guirapourou (oiseau talisman), protecteur des oiseaux ;

Ouaouiara, à qui sont confiés les poissons ;

Anhanga, qui protège la chasse des champs ;

Cahapara, qui protège la chasse du bois.

A *Jacî* sont dévoués :

Sacî-Céréré ;

Mboïtata (serpent de feu), qui protège les champs ;

Ouroutàs (oiseau phantastique) ;

Couroupira protège les forêts.

A *Rouda*, qui avait sous ses ordres un serpent chargé de reconnaître la virginité des jeunes filles, étaient soumis :

Caïré (pleine lune)
Catitî (nouvelle lune) } qui avaient pour mission d'éveiller des souvenirs (saudades) chez l'amant absent.

Rouda est un guerrier qui habite les nuages. Il éveille l'amour et alimente le regret dans l'absence.

Les jeunes filles indigènes invoquaient *Peroudà*, au coucher du soleil ou de la lune, à l'heure de la tristesse :

« O *Rouda*, toi qui es aux cieux, et qui aimes les pluies... fais donc qu'*il* se souvienne de moi ce soir, quand le soleil disparaîtra à l'Occident. »

« Nouvelle lune, ô nouvelle lune ! insuffle en... mon souvenir ; me voici en ta présence ; fais en sorte que moi seule j'emplisse son cœur. »

5. Ils croyaient en des esprits supérieurs qui les précédaient dans leurs marches, leur évitant les périls, détournant les accidents, les guidant : c'était le *Macachera*.

Les *Manitôs*, esprits secondaires, protègent également l'homme ; chaque sauvage a son *Manitô*.

Le *Couroupira,* protecteur des forêts, produit des mirages, des illusions, obcédant ceux qui prétendent, inutilement, détruire les bois.

6. *Jouroupari* tenaillait perversement l'indigène dans des cauchemars atroces.

Incubes et *Succubes* étaient envoyés aux misérables mortels, les réduisant, les fascinant.

Ephialtes serraient le cou aux enfants et aux adultes, les plongeant dans l'anxiété.

C'étaient des *illusions* de périls éminents, d'horribles abîmes ; ils ne pouvaient crier, la voix et les mouvements étant paralysés.

7. Ils évitaient les maléfices en portant au cou des fétiches bizarres : des os de carnassiers, des araignées

séchées, des crapauds, ou encore des minéraux et des végétaux.

Les *Toupinambàs* avaient de grands sorciers qui communiquaient avec les esprits ; ils *lançaient la mort*, agissaient à distance, terrifiant la *victime*, l'hallucinant, la mortifiant. Ils dominaient les *génies* ; ils connaissaient des formules d'enchantement, des mots kabbalistiques qui retenaient les esprits ; ils transportaient des objets à de grandes distances, les faisant s'élever dans l'espace, magiquement, retournant ensuite au point de départ.

8. S'il y avait des sorciers, il y avait aussi des *guérisseurs* et des exorciseurs ; le sorcier et le guérisseur d'ordinaire se réunissaient en un même individu.

Cette confusion de sacerdoces, dans lesquels les traditions les plus pures allaient s'engloutir dans le tourbillon de la Goétie, venait peut-être du rapprochement et du mélange des races d'origines différentes, et dont les lois traditionnelles déclinaient des tendances primitives.

Les conquérants portugais, ne se donnant pas la peine d'observer patiemment la civilisation aborigène, mélangèrent les croyances les plus contraires, les sacerdoces les plus antagonistes. Aux guérisseurs, aux sorciers, aux magistes et aux goèces, ils donnèrent indistinctement le nom de *pagès* ou *piagas*.

Le *Pagè* était le sacerdote, l'interprête, l'intermédiaire entre le naturel et l'hypernaturel.

Il vivait dans des cabanes cachées, dans le creux des arbres ou dans des cavernes, du voisinage desquelles n'aurait pas approché le guerrier le plus téméraire.

Les *pagès* s'imposaient les privations les plus cruelles ; austères et mystérieux, ils veillaient des nuits entières dans un silence absolu. Ils se livraient à la méditation prolongée, à la macération, au jeûne, se rendant ainsi excessivement nerveux et d'une étrange sensibilité.

On en comptait trois catégories : celle des *pagès angaïbas*, qui guérissaient par la succion ; celle des *pagès* proprement dits, qui donnaient la mort en pratiquant la goétie ; enfin, celle des *Taraïbebés*, sacerdotes qui parcouraient le pays, visitant les *tabes*.

Ils interprétaient le chant des oiseaux et principalement celui de l'*acaouan*.

Le *tamaraka*, une fois *préparé* par le pagè, devenait *révélateur* et était employé dans des cérémonies spéciales et singulières.

Ils se servaient de *femmes-sujets*, les conduisant à la lucidité des somnambules ou à l'extase. Dans cet état, elles prédisaient l'avenir.

Ils employaient des philtres, des drogues, des breuvages ; ils connaissaient les propriétés thérapeutiques des végétaux et disposaient de rituel kabbalistique.

C'étaient en même temps des devins et des prophètes, des médecins et des voyants, exerçant une puissante influence dans les tribus.

9. Les aborigènes les consultaient dans leurs maladies, dans l'explication de leurs songes, dans la confection des amulettes et des talismans ; ils allaient leur demander les philtres secrets qui donnaient aux vivants la faculté de s'élever à la demeure des morts, dans des songes longs, lucides et mystérieux.

Les grands actes de la vie étaient déterminés par les songes. Ils ne partaient pas en guerre, ils n'allaient ni à la chasse, ni à la pêche, ni en excursions, ils ne changeaient même pas de *tabe* sans être avisés par un songe.

Quelques-unes de leurs solennités ne se réalisaient que d'après la sanction divine, reçue en songe.

Les esprits, intermédiaires entre *Monan* et l'indigène, lui transmettaient la volonté suprême, et le pagè la lui expliquait.

10. Leurs oracles étaient obtenus de différentes manières.

« Quelques-uns se servaient d'une cabasse, figurant une tête humaine avec des cheveux, des oreilles, un nez, des yeux, une bouche ; ils l'enfilaient sur une flèche qui jouait le rôle de cou, et, quand ils voulaient rendre leurs oracles, ils faisaient à l'intérieur de la cabasse une fumée épaisse, à l'aide de feuilles sèches de tabac brûlées ; cette fumée qui sortait par les yeux, les oreilles et la bouche de la feinte tête, ils la respiraient jusqu'à en être étourdis... » (*Simon de Vasconcelles*, chroniste du seizième siècle). C'est dans cet état qu'ils prophétisaient.

11. Les indigènes de l'Amazone se servaient de talismans et d'amulettes de pierres vertes, rappelant le *chalchihuitl* des Aztèques.

Les *Toupinambas* les portaient à la lèvre inférieure, trouée à cet effet.

Les talismans et les amulettes étaient *vitalisés* par les pagès ou plutôt par les *Caraïbebés*, qui les consacraient pendant les cérémonies d'un rite connu d'eux seuls.

12. Le *cercle magique*, une des pratiques les plus puissantes et les plus antiques de l'Initiation, employé en Egypte, en Chaldée et en Grèce, — employé dans les solennités maçonniques et dans celles de l'Église catholique, — était connu de quelques tribus, qui l'avaient apporté des époques extinctes, qui sait même, des centres d'initiation de la Lémurie ou de l'Atlantide.

Ils avaient coutume de se réunir à plus de mille guerriers, bizarrement ornés, mis en cercle, tous débout, étroitement unis les uns aux autres. Ils formaient quelquefois deux, trois, ou davantage encore de cercles concentriques, ayant au milieu d'eux le pagè et deux vieillards avec *marakas*.

La ronde commençait, frénétique ; quelques-uns d'entre eux tombaient évanouis, les *caraïbes*, aspirant la fumée de longues pipes, enfumaient les guerriers.

Les rites avaient différents motifs, rappelant bien souvent, à la lumière fantastique des torches, les *sabbats* kabbalistiques du moyen âge.

Quelquefois, ils avaient pour but de donner aux guerriers l'*Esprit de force* ; ils avaient lieu alors le *jour des morts*, et on y invoquait ces derniers dans la solennité sacrée : *Toucanaïca*.

13. La connaissance des pratiques magnétiques était générale entre les sacerdotes ; les pagès employent encore aujourd'hui l'insufflation, comme agent thérapeutique.

Ils produisaient des phénomènes surprenants par l'emploi de certains végétaux, de propriétés secrètes.



14. Quelques plantes jouissaient de vertus miraculeuses.

Le *coumaca* était le fétiche de la liberté. Quand un guerrier était fait prisonnier, quelque forts que fussent les liens, ils croyaient aveuglément que, en insufflant sur les cordes, le *coumaca* pulvérisé, les nœuds se défaisaient, et le prisonnier était libre.

Le *taja* était le fétiche des pêcheurs ; il possédait le don d'attirer les poissons.

15. La théogonie était enrichie par des mythes célestes : bien des constellations reçurent des noms particuliers.

L'étoile du matin (Vénus) s'appelait *Pira-panem*, le pilote du matin.

Entre les constellations on distinguait :

Ouegnonmoren (le crabe) ;

Issaien (un oiseau) ;

Conomi manipoéré ouaré (le garçon qui mange du *manipoé*) ;

Iandouten (l'autruche blanche) ;

Touïaoué (le vieillard) ;

Tapiti (la lièvre) ;

Gnopouéron (la four à manioc).

Jagouaré (le tigre, *le grand chien*).

L'agriculture, qu'ils commençaient à pratiquer, les portait à la contemplation de la Nature, à l'observation des phénomènes météorologiques et astronomiques. Ils notaient l'influence des astres et la position des signes du zodiaque à l'époque des plantations et de la moisson.

De là les traditions astrologiques renaissaient, et

on étudiait l'influence des astres lors des naissances, ayant la foi profonde que chaque être possédait un astre gardien.

16. Ils avaient des solennités funèbres, célébrées régulièrement ; ils *momifiaient* quelques-uns de leurs morts, les conservant dans des vases (*igaçabes*), dans des urnes représentant de bizarres formes d'animaux : le *jaboti*, le *tapir*, etc.

Il y avait des tribus qui, comme celles des *Arouaquis* et *Pariquis*, pratiquaient la crémation des corps, dont ils recueillaient les cendres dans des urnes appropriées.

Ils avaient des cimetières, où ils enterraient les morts dans les *tabes*.

Les *Toupinambas*, après les cérémonies du rite, oignaient le *cadaver* de leurs chef de miel, les ornant ensuite de plumes ; ils déposaient près de la sépulture les armes du guerrier, et pendant un temps indéterminé alimentaient un bûcher sur la fosse.

Ces usages variaient de tribu en tribu ; cependant, chez toutes, on note le culte des morts.

Entre les cérémonies funèbres se détache celle de la *Toucanaïre*, de la tribu des *Tembés*.

17. Dans la poésie des *légendes*, les traditions se perpétuent, voilées dans le symbolisme des récits. Elles sont nombreuses, ces légendes, et quelques-unes d'entre elles sont adorables. Il sera peut-être opportun d'en rappeler quelques-unes qui, quoique la défigurant, affirment la tradition, et rapprochent de lointaines théogonies.

La *Légende de Mani*, une des plus belles, conserve la tradition de l'usage du manioc. *Mani* était fille de la fille d'un chef. Un jour, la jeune fille apparaît enceinte. Le père veut la tuer. Mais, dans un rêve, un *homme blanc* lui apparaît, qui le dissuade de ce crime, lui assurant que la jeune fille était *vierge*. Neuf mois plus tard naissait *Mani*. Elle fut précoce, parla de bonne heure. Les tribus voisines, attirées par le *prodige*, venaient à la *oca* (cabane) de *Mani*. Au bout d'un an, sans maladie et sans douleur, *Mani* mourut. On l'enterra dans sa propre cabane ; peu de temps après, sur la fosse, une étrange plante germait. La terre se fendit. On la creusa ; on crut reconnaître dans le *fruit* le corps de *Mani*, si blanc... On lui donna le nom de *Mani-oca* (d'où vient *manioc*).

« Cette légende renferme deux choses communes à toutes les religions asiatiques, affirme Couto de Magalhans : 1° attribuer à un dieu l'usage du pain ; 2° la conception sans perdre la virginité. »

La légende appartient aux *Toupis* (conquérants) et fut conservée par la tradition orale qui la transmit à notre époque.

La *Légende du serpent Arara*. *Rouda* avait un serpent à son service. Les pères de famille avaient l'habitude de faire des dons au serpent *Arara*, qui habitait le lac *Joua*, afin de vérifier la virginité de leurs filles. Ils conduisaient la jeune fille dans un îlot, au milieu du lac, et faisaient leurs offrandes au serpent. Si la jeune fille était vierge, le serpent acceptait les dons qui lui étaient faits et parcourait le lac

en chantant; si elle ne l'était pas, il dévorait la malheureuse créature.

Dans toutes les théogénies, il y a un serpent; la *Bible* fait du serpent le *tentateur*; l'aborigène brésilien lui offrait des *fruits*.

La *Légende de la Mère d'eau* est une des plus belles et des plus gracieuses. *La Mère d'eau* habitait le lit des rivières, dans des palais enchantés. Comme les *Sirènes*, elle apparaissait avec un attrait et une séduction irrésistibles; comme les *Naïades*, elle était le génie des rivières et des sources.

18. De ce qu'on vient de lire, on constate que les traditions les plus éloignées de l'indigène brésilien nous ont été transmises oralement. Ils affirment l'immortalité de l'âme; ils évoquent les morts; ils connaissent le cercle magique; ils emploient les amulettes et les talismans; ils appliquent la thérapeutique occulte.

A l'époque de la découverte ils ne possédaient peut-être plus une classe sacerdotale ; cependant les *Caraïbes* sont quelque indice du sacerdoce éteint...

Qui sait si les *Caraïbebés* n'étaient pas des envoyés du Mexique, du Pérou, ou des Mouysces ?

En dehors des *Caraïbes*, il y avait les *Pagès* (en même temps, devins, sorciers et guérisseurs) et les *Piagas*, peut-être des postulants.

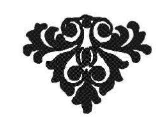
Ils connaissaient diverses branches de l'occultisme : l'astrologie, la magie, dont quelques pâles traits apparaissent dans les récits des premiers chroniqueurs, presque toujours hostiles à l'aborigène, quand il

s'agissait de retracer ses croyances, ses mythes et ses sentiments...

L'étude de l'indigène, dans ses lignes particulières, est à faire. De ces investigations sévères et consciencieuses, — scientifiquement orientées, — le sauvage en surgira moins *sauvage*.

Coritiba (*Brésil*), *novembre* 1901.

Dario Vellozo.



UN MANUSCRIT INÉDIT
De CLAUDE DE SAINT-MARTIN

UN MOT
SUR L'ORIGINE DE TOUS LES CULTES
Par E. DUPUIS

Interprète des Allégories religieuses

Par CLAUDE DE SAINT-MARTIN, le Ph... Inc...

(*Suite*)

Le Baptême, dans son principe, se nommait *Illumination*; ainsi il devait être une instruction lumineuse, spécialement sur la Trinité, car on n'illumine pas un mystère et on ne fait pas entrer dans une religion en cachant le point essentiel qui la constitue.

Avant le Christianisme, on a admis un Dieu unique sous la dénomination de puissance. Les Chrétiens lui donnent le même nom en y ajoutant le mot : Père ou Créateur, et en font une puissance créatrice qu'ils nomment Dieu, le Père tout-puissant.

Une puissance seule et infinie dans l'immensité du néant ne crée rien. Tout objet susceptible d'être créé n'existe en elle qu'en puissance. Pour qu'elle se détermine à créer, il faut qu'il émane d'elle une volonté ou un amour qui l'incite à donner l'existence à une chose plutôt qu'à une autre, et c'est cette volonté, cet amour, ce verbe, cette parole arrêtée, que les chrétiens nomment Dieu le fils ou la seconde personne de

la Trinité, distincte de la première, quoique faisant unité avec elle, car on sait que la puissance n'est pas la volonté et que l'une ne peut pas opérer sans l'autre ; ainsi les deux, quoique différemment personnifiées, ne sont qu'un seul être.

La puissance et la volonté réunies peuvent créer un monde composé d'une multitude d'objets qui pourraient former un chaos, un désordre, une destruction des uns par les autres, une cacophonie, etc. Il faut pour qu'une création réponde au but du créateur, qu'il émane de lui, par sa volonté ou son amour, un esprit de sagesse, d'ordre, d'harmonie, etc., qui établisse l'accord entre les objets créés, et c'est là ce que les chrétiens nomment le Saint-Esprit, du mot saint, qui veut dire régulier, et du mot esprit, qui signifie but, fin, etc.

Dieu est donc personnifié chez les chrétiens par la puissance, l'amour et la sagesse.

La Trinité est si bien établie, qu'elle est indestructible par le raisonnement, car celui qui voudrait en nier l'existence la prouverait par le fait même de sa négation. Il nierait parce qu'il aurait la puissance de nier et qu'il en aurait la volonté, et en niant il emploierait tout ce qu'il aurait de sagesse logique pour persuader, ainsi il aurait agi par la puissance, la volonté et la sagesse, ce qui est la Trinité, avec laquelle il exécute toutes ses actions, comme étant l'image et la ressemblance de Dieu.

La seconde personne de la Trinité est l'esprit d'amour, que les chrétiens appellent le Christ, celui par qui tout a été fait et sans lequel rien de ce qui

existe n'a été fait. Ils disent que pour se communiquer aux hommes, il s'est incarné dans l'humanité, afin d'y arrêter l'action du péché originel et nous replacer dans notre premier état de conjonction avec la toute-puissance divine, dont nous sommes séparés.

Pour prouver l'effet de cette conjonction de l'homme par la religion de l'amour, le Christ a opéré ses miracles et il a donné pouvoir à ceux qui l'observeraient d'en faire de pareils et même de plus grands. Il a encore voulu qu'on reconnût ses vrais ministres par les prodiges qu'ils opéreraient en son nom et par leur amour les uns pour les autres.

Voilà toute la religion chrétienne, telle que le Christ l'a établie, et telle que ses premiers ministres l'ont observée, prêchée et manifestée.

Comment peut-on chercher à anéantir une aussi admirable religion qui tend à unir tous les hommes par les liens de l'amour, en présentant à sa place le passage du soleil dans le zodiaque, destitué de toutes les puissances dont tous les cultes divins sont alimentés ? Cependant ce système abominable, désorganisateur de toute moralité, faux dans ses principes et absurde dans ses conséquences, père de l'irréligion et propagateur de l'athéisme trouve un grand nombre de partisans, tant on désire un prétexte quelconque pour s'aflranchir du joug de la religion, qui déplaît généralement parce qu'elle est dénaturée, méconnaissable et mal enseignée.

Le Christ ou l'homme animé du pur amour de Dieu a-t-il réellement existé sur la terre ? Y a-t-il fait les miracles qu'on lui impute ? Ses ministres peuvent-

ils prouver leur mission par la manifestation des pouvoirs, qu'il a délégués à ceux qui croiraient en lui ? Dupuis est obligé de nier toutes ces choses, dont la vérité bien confirmée anéantirait son système !

La présomption en faveur du christianisme, c'est qu'il a entièrement détruit le paganisme ; or, les païens étaient théurgistes, c'est-à-dire opérateurs de miracles et par conséquent toujours portés à adopter la religion qui manifestait le plus de prodiges.

Les historiens contemporains dit Dupuis, n'ont pas parlé du Christ. Ce n'est pas une raison pour nier son existence. Les personnes qui font des actions surprenantes dans un genre contraire à l'esprit dominant du siècle sont à peine remarquées d'un très petit nombre, et encore moins des savants en titre, qui les tournent en ridicule et qui croiraient compromettre leur dignité et leur réputation en faisant état d'elles.

Il a paru de nos jours des gens bien dignes de remarque, personne n'en a connaissance, que les véritables observateurs.

Les Juifs instruits n'étaient pas bien surpris des miracles du Christ, parce qu'ils en opéraient eux-mêmes par la théurgie et aussi par la magie, puisque l'exercice du Pythonisme était défendu chez eux sous peine de mort.

Il s'élèverait aujourd'hui un homme merveilleux parmi les Juifs ; les uns l'adoreraient comme un dieu, les autres le mettraient à mort comme un criminel, sans que nous en eussions la moindre connaissance.

Les évangélistes, dit encore Dupuis, ne sont pas

d'accord entre eux ; mais les historiens, qui rapportent des faits qui se sont passés sous nos yeux, altèrent presque toujours la vérité et se démentent les uns les autres. Ces contrariétés (contradictions) de détails ne peuvent pas détruire l'existence générale de la chose.

Comme nous ne reconnaissons pas encore les chrétiens pour les adorateurs du soleil personnifié par le Christ, nous allons examiner si, dans le combat du bon contre le mauvais principe, les assertions de Dupuis seront admissibles.

Les théologiens chrétiens et surtout ceux qui sont théosophes n'admettent pas un bon et un mauvais principe en guerre l'un contre l'autre.

Ils disent que Dieu créa primitivement un monde, duquel il donna la domination à Lucifer, qu'il avait créé, non pas de la substance de la terre, comme l'homme, mais de celle du feu. Que Lucifer croyant renchérir sur l'œuvre de Dieu abusa de sa puissance; que par son action orgueilleuse et extravagante, il se précipita dans un abîme de ténèbres, dans lequel il est retenu prisonnier, maudissant Dieu et portant le mal et le désordre partout où il peut ; on le nomme le diable de δια et βολεω, c'est-à-dire je jette à la traverse.

Le diable est un esprit ennemi de l'homme, parce qu'il est jaloux de lui voir occuper la place de laquelle il est déchu. C'est pourquoi il l'a entraîné dans la désobéissance et pourquoi aussi il se plaît à lui faire tout le mal possible. Le Christ a mis un frein à sa méchanceté.

L'esprit d'amour incarné, vivant sur la terre, de-

vait s'y former par sa conduite humaine, ses vertus et ses affections, etc., un caractère qui deviendrait après lui l'esprit dominant de ses sectaires. Il devait conserver à cet esprit toute sa pureté et toute sa force, ne se livrant jamais à aucun sentiment contraire à l'amour, pour que le diable n'eût aucune porte ouverte pour entrer dans l'esprit du chrétien exclusivement animé de l'esprit d'amour formé par le Christ.

Le diable, qui voyait par le Christ détruire son empire sur les hommes, le tenta d'abord en lui offrant toutes les puissances de la terre. N'ayant pas réussi de ce côté-là, il essaya de mettre son amour en défaut en lui fournissant des objets de haine et de vengeance; en le faisant calomnier, traîner ignominieusement devant les tribunaux de justice, souffrir d'affreux tourments et endurer les supplices réservés aux plus insignes scélérats.

Le Christ, loin de diminuer d'amour, au milieu de ces horribles souffrances, prie pour ses bourreaux et trouve un moyen d'excuse en leur faveur :

« Pardonnez-leur, Seigneur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Voilà le grand triomphe de l'amour ; voilà le diable vaincu, car il n'a pu se faire aucune entrée dans l'esprit d'amour qui doit être celui du parfait chrétien !

Le Christ doit maintenant vivre dans l'homme avec la même vertu, la même puissance qu'il manifestait sur la terre et lui mériter le prix de sa victoire, qui est de le remettre dans l'état de délices, dont il s'est éloigné.

C'est là la véritable rédemption, dont on fait mal à propos un mystère incompréhensible et qu'on dénature parce qu'on n'y comprend rien.

Si Dupuis croit apercevoir dans cet exposé le Soleil matériel vainqueur des ténèbres et des froides saisons, nous ne sommes pas envieux de son télescope astronomique, au travers duquel on ne voit que les illusions répugnantes d'une fausse imagination.

Si l'hypocrisie, la mauvaise foi, le fanatisme, l'ambition, etc., ont fait couler des fleuves de sang, comme le dit Dupuis, c'est parce que l'esprit de la religion et sa puissance sont perdus depuis longtemps, et qu'on ne croit plus ni à l'un, ni à l'autre.

Le *Traité sur l'origine de tous les cultes* est plus fait pour allumer le feu de la guerre que pour l'éteindre.

La conclusion tirée du système de Dupuis est que tous les législateurs religieux se sont entendus pour baser les religions exclusivement sur le soleil ; ainsi, selon lui, il n'y a pas d'autre sens moral à tirer de toutes les allégories religieuses, que la marche périodique de cet astre, sans en excepter le Christianisme ; par conséquent, point de religion pour l'homme éclairé de sa lumière et qui ne veut pas se laisser tromper par les voiles mystiques dont tous les cultes sont enveloppés. Nous croyons que l'exposition de la vérité est une suffisante réfutation de l'erreur, et nous disons que Dupuis, malgré sa profonde érudition, n'a jamais eu la clef de la vraie science et encore moins celle de tous les cultes religieux.

Il ignore, avec la plupart des hommes, que le Chris-

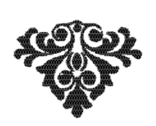
tianisme est tout simplement l'amour mis en action dans sa plus stricte observance, parce que certaines gens ont un grand intérêt à ne pas le faire connaître sous cette forme, qui démontrerait l'inutilité de bien des choses qu'on veut conserver.

La vérité est que l'amour mis en action dans son plus grand développement sera toujours la meilleure de toutes les religions et qu'elle deviendra Universelle, malgré les mauvais systèmes de tout genre fabriqués journellement pour l'anéantir.

Certifié conforme au manuscrit original :

ERNEST BOSC.

FIN



Étude de Symbolisme

EXAMEN D'UNE MOSAIQUE DE POMPÉI

(*Suite.*)

J'aurai plus loin beaucoup de conclusions symboliques à déduire de cette mosaïque, mais je tiens déjà à faire remarquer, comme ce niveau figurant soit un A, un T ou plutôt un D, signifie bien l'existence, c'est le toit de l'édifice représenté ou plutôt la porte. Dans un autre ordre d'idées, il est l'âme de l'univers qui anime la matière (le crâne); tandis que le soleil, reflet de la force créatrice de Dieu, prend ou lance l'âme humaine.

Un travail, qui n'a pas dû encore être fait, serait celui de présenter chaque symbole employé suivant sa signification dans les trois plans ; ainsi :

Plan supérieur. — Triangle : Divinité; Trois dans un.

Plan moyen. — Rayons du soleil en cône de Vie (Pyramide).

Plan terrestre. — *Culte générateur* : Phallus mâle; Triangle d'Aphrodite (la porte de la Vie).

PLAN TERRESTRE. — *Lettre D* : Delta ; Entrée ; Porte ; Maison ; Fronton ; Sommet d'édifice ; Le Niveau.

— *Lettre A* : L'Être ; l'Homme ; Affirmation de l'existence.

L'invention du niveau à fil à plomb dut rendre de très grands services, dès qu'on construisit des murs verticaux et qu'on tailla des pierres à angles droits. Aussi pareil instrument devint symbolique. Son emploi, au début, fut réservé aux initiés, aux chefs constructeurs, c'est ce que nous ferons ressortir dans la suite de ce travail (1).

La Roue. — Le symbole de la Roue fut un des plus employés dans l'antiquité. C'est le char de la Vie, le char du Soleil, Apollon, la roue solaire, le disque avec les rayons qu'il lance, la roue ailée de la Fortune.

Pour que l'idée d'immortalité prenne naissance, il fallut d'abord qu'il y eût conception de l'idée de l'âme ; que le spirituel se dégageât du matériel. La chose conçue, sa représentation, tangible et abstraite, par un symbole s'imposait. La flamme, image du subtil, devint celle de l'âme, et pour figurer l'état de délivrance, dans lequel elle se trouve lorsqu'elle cesse d'être enserrée dans le corps, le papillon venait à l'esprit. Le ver, emblème de la terre, ne se transformait-il pas en chrysalide, image de la mort, pour ensuite abandonner sa triste enveloppe, devenir brillant être aérien et s'élancer vers le soleil ?

Les Egyptiens figuraient l'âme par un oiseau, un

(1) Celui qui est figuré sur la mosaïque présente un angle de 100° d'ouverture au sommet.

épervier à tête et à bras d'homme : « Il s'envolait à la mort, et l'un des souhaits adressés au défunt était que son âme pût rejoindre son corps à son gré (1). » Aussi l'Égypte inventa et fut obligée de pratiquer la religion du double. Elle admettait deux états dans l'âme, dans l'un il y avait encore une sorte de matérialité, l'absorption dans le sein d'Osiris était un état ultérieur. Pendant longtemps l'âme avait des besoins quasi-matériels et s'unissait à son corps, resté à l'état de momie.

Par la suite, ces croyances subirent des transformations, et le scarabée devint le symbole de l'âme.

Phytagore proclama que rien ici-bas ne s'anéantit, que tout ce qui meurt meurt pour renaître ; l'âme est destinée à passer dans un corps nouveau après la dissolution de l'ancien, mais les éléments de cet ancien corps, momentanément désagrégés, rentrent dans le mouvement fécond de la nature, où la Providence les remet en œuvre pour la formation d'existences nouvelles.

La roue de notre mosaïque symbolise bien cet intéressant mouvement.

« Le scarabée symbolise ces changements, qui maintiennent la vie dans la création. Il était donc en même temps le symbole de l'immortalité. Aussi le mettait-on à la place du cœur des défunts, du cœur considéré comme la graine dont la dissolution faisait germer une graine nouvelle (2). »

Il est connu que le scarabée pond chacun de ses

(1) Musée de Giseh.
(2) Musée de Giseh.

œufs dans une portion d'excrément de ruminant, qu'il roule ensuite en boule. Là était le symbole, le germe fécond incessamment roulé : le scarabée ne s'arrête jamais de travailler tant qu'il ne dort pas, il travaille le jour, la nuit. Donc un scarabée peut symboliser une roue, qui, elle, symbolise le soleil, lequel est symbole de vie.

Dans son langage mystique, Bœhme, bien des siècles plus tard, dira : « Ainsi il y a deux volontés au fond de tout, l'une tendue vers le feu irascible et la *roue d'angoisse* pour générer la nature vers la vie de lumière et la joie de la nature. »

C'est la « roue du Devenir » des Indous (1).

La marche du soleil fut figurée par des calendriers de pierre, vraies roues horizontales, et cela aussi bien chez les Egyptiens que chez les Mexicains, que chez les Indiens.

Tous les « pieds de Bouddha » peuvent différer par les signes qu'ils renferment, mais un leur est essentiel, c'est le Tchakra ou Cakra, roue dentée, « la belle roue aux mille rais, blanche, lumineuse, brillante » et qui est le symbole de l'immortalité.

Souvent dans ce signe sont inscrits, par rayonnements symétriques, les 108 autres signes souverainement propices, entourés de cercles concentriques. « C'est, dit M. Barth, une sorte de résumé symbolique de l'univers passé, présent et futur, figuré ainsi aux pieds de Bouddha, comme pour marquer sa souveraine et universelle royauté (2). »

(1) Développement des Jeux.
(2) Consulter Burnouf et *Annales Musée Guimet* ; *Siam ancien*, par Louis Fournereau, tome XXVII.



La Kabbale a ses roues, le Tarot signifie roue (*rota*). Elle est le signe de l'action, du mouvement. Descartes nous donnera les Tourbillons, le christianisme, ses roues ailées (Trônes). Les arts antiques figurèrent souvent la roue, pareille à celle de la mosaïque, avec un moyeu (*modialus*). Une femme sur une roue horizontale qui tourne figurait la vie humaine ; des courses de char avaient même signification, et leur figuration persista longtemps sur les sarcophages chrétiens.

Dans les Mystères de Mythra, de chaque côté de la victime immolée, se tiennent deux femmes, dont une tient une roue pour figurer la marche du temps, du soleil, mis à mort pour renaître.

Enfin, c'est la roue à six rayons, donc pareille à celle de notre œuvre d'art, qui donnera naissance au Chrisme, le monogramme-symbole du Christ. L'enroulement circulaire des fautes est remplacé par le serpent qui se mord la queue, autre symbole de vie continue et circulatoire (1). Sur une branche supplémentaire horizontale, le Chrisme porte toutefois l'alpha et l'oméga (le commencement et la fin).

Sur les trois plans nous pouvons dire de la roue :

1er Plan. — L'idée objectivée en mouvement ; la Création conçue se réalisant ; la roue du Devenir ; le Destin ; le Cakra symbolique ; le Chrisme.

2e Plan. — La Circulation de la vie dans l'Univers ; le Soleil pour notre système (la mort c'est la vie, la vie c'est la mort).

---

(1) C'est une éternité en langage talismanique.

3e Plan. — Le Mouvement ; la Vie ; la Fortune ; symboles (la roue, le scarabée, le Cakra avec ses signes matériels).

Trophées latéraux. — J'avoue qu'il est assez difficile, à première vue, de déterminer exactement ce que renferment les trophées latéraux, et que je suis très reconnaissant à M. Michelsen de m'avoir mis sur la voie, certains objets étant d'une interprétation peu facile.

A gauche donc, une lance et un manteau de chevalier.

A droite, un bâton, une besace, un manteau déchiré.

Trophée de gauche. La lance. — C'est en effet une lance un peu courte, le fer fiché en terre. Ce n'est pas une lance en usage dans l'armée, dont le fer était alors en losange ou en forme de feuille sans dents.

Nous avons à faire à une lance de chasse (*Spiculum*). Il est vrai que la lance romaine à cette époque portait aussi une pointe à l'extrémité du gros bout, près de la poignée ; mais ici c'est bien le fer qu'on a voulu représenter. C'est qu'une lance ou une flèche renversée avait sa signification.

La lance, c'est la flamme, l'étincelle de vie. Sous Tarquin l'Ancien, Mars et Romulus étaient adorés sous la forme d'une pique. La lance servait à percer les victimes humaines des sacrifices rituels.

Fichée en terre, elle indiquait la prise de possession, l'idée de construction. Au haut de la lance flotte un oriflamme. Ce n'est peut-être pas unique-

ment pour l'œil que cet accessoire a été placé, mais plutôt avec intention. On dirait presque une bandelette, indispensable à toute scène d'initiation. Il est facile de constater soit sur les sculptures, soit sur les vases et les peintures antiques que toujours autour du motif principal sontdisposés, souvent d'une façon assez arbitraire, une foule d'objets supplémentaires qui semblent expliquer ce qu'on a voulu représenter. Ce sont toujours des objets symboliques, initiatiques.

Le thyrse avait sa bandelette (*Institа*). A la pique (lance) on attacha divers emblèmes qui devinrent : enseigne, étendard, drapeau, fanion, pavillon, flamme, etc., signes de ralliement, fragment du sol natal porté au loin.

Manteau de Chevalier. — Le manteau figuré est peu proportioné par rapport au reste. Sous Néron, ils étaient fort riches, avec bordure en or. En somme, c'est un morceau d'étoffe d'une certaine richesse noué à la manière des tapisseries qui servaient de séparation dans les chambres (*l'aulæum*).

D'autres peintures de Pompéi, où figurent des *mappa* (nappes), renferment des pièces d'étoffes ayant cette rigidité. C'est une *mappa* que le magistrat lançait dans l'arène pour faire commencer les jeux.

La cordelette qui sert à attacher cette pièce d'étoffe était aussi un symbole (corde des brahmanes, des moines, d'esclavage, etc.).

Trophée de droite, le bâton. — Il faut bien regarder pour reconnaître un bâton, d'autant plus que le dessin porte comme un long crochet qui s'élancerait vers le Niveau.

C'est un bâton, mais un bâton spécial, car, à son extrémité, il a comme une poignée en forme de croissant de lune.

Le *baculus* était le long bâton ou gourdin, porté communément par les voyageurs, les paysans, les pâtres et les chevriers (d'où son épithète d'agreste). Le *baculum* était aussi porté, avec prétention, par les philosophes grecs. C'était aussi de longs bâtons que portaient, dans les temps anciens, les rois et les personnages puissants, à la fois comme marque de leur rang et comme arme défensive (*sceptrum*). Il devint plus tard le sceptre des rois. Le grand bâton, plus tard, se transforma en verge ou canne, en bâton de licteur, en baguette portée par les personnages importants sur la scène; c'est aussi la baguette magique. La verge est signe de puissance, d'autorité, de sacerdoce, de discipline.

Chez le berger elle se recourbe légèrement et devient houlette, et peut servir à la chasse en devenant arme de jet. Si la courbe s'accentue, nous avons le bâton augural, dont les crosses épiscopales sont les descendantes. Les bonzes avec leur bâton courbé avaient indiqué le chemin. Les pâtres ont souvent un bâton fouet.

Le bâton orné de pommes de pin, de fleurs, de bandelettes devient le thyrse, c'est l'accessoire obligatoire des initiés au culte de Bacchus. Mais notre bâton présente. ai-je dit, une demi-lune à son extrémité. C'est la fourche en germe, qui devient symbole magique, pour devenir surtout celui du mal ou plutôt de la force dévorante, mais par cela même productrice (Moloch, Kâli, Satan).

Les sceptres portés par les divinités égyptiennes (Isis) sont souvent ainsi terminés, et dans les figurations gnostiques, sur lesquelles nous reviendrons, en raison des réminiscences égyptiennes qu'elles renferment, on trouve pareilles formes.

Besace (1). — C'est un sac, une besace, avec une courroie pour suspendre. La besace est le signe de la pauvreté. Lorsque les prêtres d'Isis sont réduits à l'état de misérables vagabonds, on les distingue à leur besace et à leur bâton (Ordres mendiants du moyen âge). De même, chez les bouddhistes, le bâton et le vase à offrande avec la besace sont les signes du bonze qui mendie pour son couvent.

Le fakir ne quitte pas son bâton, sa besace, son chapelet et sa cordelette, si sa caste la comporte.

Dans l'antiquité, pour désigner la faiblesse d'un peuple, on disait : « La cape et le bâton. »

Cependant Mercure, parfois muni d'un bâton-sceptre, ne dédaigne pas d'endosser la besace ; il est vrai qu'elle devient sacoche pleine de pièces d'or !

Le manteau, ou le morceau d'étoffe déchirée qui accompagne le bâton et la besace, indique que ce sont des emblèmes de pauvreté qu'on a eu l'intention de vouloir représenter.

2° *Du Papillon et du mythe de Psyché* (2). — Les

(1) Néanmoins il faut regarder assez longtemps pour saisir cette figuration, qui ressemble aussi à une tablette à écrire (*cera*). Planches très minces revêtues de cire et sur lesquelles on écrivait avec un style. Elles étaient juxtaposées comme un livre ; au bois on substitua le parchemin.

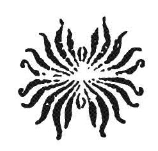
(2) A titre de curiosité : César avait pris pour symbole un papillon et une tortue pour réunir les deux idées de célérité et de lenteur.

Grecs et les Romains employèrent le Papillon pour figurer l'âme et surtout adoptèrent le mythe de Psyché.

Ce qui fera dire à Pétrone, contemporain de l'époque qui nous occupe : « Si de notre âme, contrairement à « ce qu'en professe Pyrrhon, quelque chose subsiste « après la mort, mon âme à moi, dans sa route vers « les bords de l'océan, viendra se poser non loin de « votre maison, sous les traits d'un *papillon*, ou peut-« être, s'il faut en croire les Egyptiens, sous ceux d'un « épervier. »

TIDIANEUQ.

(*A suivre.*)



« IN AFRICA PROFECTUS EST ! »

Il y a déjà bien des années de cela, par une chaude journée d'été, assis dans une des salles de l'Université de L..., avec les autres aspirants au baccalauréat, le dos ployé, la nuque penchée sur un noir pupitre, les boucles de mes longs cheveux blond clair frôlant mon papier, je préparais ma composition latine.

En haut de l'estrade, près de la fenêtre, à une petite table noire, était assis un homme au crâne dénudé, à la barbe blanche, dont les yeux paraissaient fermés et les traits immobiles comme s'il dormait, mais sa main émergeait par instants et retournait avec précaution les feuillets d'une mince brochure.

Nul autre bruit que celui du pas attentif des inspecteurs qui se promenaient silencieux entre les rangées de pupitres, et le grattement des plumes sur le papier.

Au bout d'un instant, le vieillard assis, près de la fenêtre, à la petite table noire, se leva, descendit de son estrade, vint vers moi, me toucha l'épaule et me montrant ma feuille encore blanche :

— Vous n'avez pas commencé ? Etes-vous malade ?

— Non, mais j'ai l'habitude de tout fixer d'abord dans ma tête !

Il s'éloigna. les mains derrière le dos, et retourna à sa lecture interrompue.

Enfin, je me remémorais mon texte, phrase par phrase.

Puis, je fermai les yeux et le traduisis par cœur en latin. Plusieurs fois je le repris pour m'assurer que je m'en souvenais exactement, et l'écrivis d'un trait.

Je m'approchai de l'estrade, m'inclinai devant le vieillard et, lui ayant remis ma copie, je quittai la salle.

J'étais sûr de m'en être bien tiré; surtout en latin, je me sentais à l'aise. Il ne pouvait y avoir de fautes : tout au plus quelques petits détails sans importance. Qui sait ? Péut-être n'y aurait-il pas une seule faute ! pas une seule ! Quel succès !

Soudain, une commotion me traversa le corps, ma bouche dut se contracter et je dus pâlir. Comme une vision apparut devant moi cette phrase de ma composition : « *in Africa profectus est* » au lieu de « *in Africam* ».

Sans plus rien voir, je descendis les escaliers, glissai à travers les rues et, arrivé dans ma chambre, je me laissai tomber sur une chaise, près de mon lit.

Non ! que j'aie pu écrire « *Africa* » alors que je savais pourtant si bien qu'il fallait « *Africam* », je n'en revenais pas, et pourtant cela était ! Je le lisais très distinctement sur ma composition, à gauche, en haut de la page, à la première ligne : « *in Africa* » !

Je répétais la phrase mentalement.

Finalement, elle m'obséda, je vis le mot *Africa* partout; il se détachait du mur, de la table, du plafond en lettres gigantesques :

« *In Africa profectus est !* »

Ah ! si l'*m* y avait été ajouté ! Rien qu'un *m* ! un simple *m* !

J'essayai de lire dans mon texte *in Africa* avec un *m*; mais non, c'était bien *Africa* tout court dans ma composition, à gauche, en haut de la page, à la première ligne, et sur les murs, la table, le plafond, partout !

Je restai là, impuissant, ne pouvant rien changer, puisque ma copie était entre les mains de l'inspecteur.

In Africa profectus est !

Comme cela me rongeait, me perçait le cœur !

Brusquement, je songeai à sortir, par ce beau temps, rentrer juste pour le dîner, et me coucher de bonne heure afin d'oublier.

Je sortis, longeai les quais, les boulevards, les rues, mais mon texte se dressa à nouveau devant moi et je lus en haut de la page, à gauche de la première ligne :

In Africa profectus est !

Et ces mots m'apparurent dans l'air, sur les murs des maisons, à travers les vitrines des magasins ; je ne pus parvenir à en distraire ma pensée.

Je rebroussai chemin et rentrant dans ma chambre je m'y enfermai. Je ne voyais que la faute devant moi.

Mes joues brûlaient, mes tempes battaient.

Je me mis au lit et fis pendant la nuit cet étrange rêve : je vis ma composition sur le bureau de l'inspecteur et tout en haut, à gauche, sur la première ligne se lisait :

In Africa profectus est !

Mais, au même moment, je vis distinctement une grande main blanche tenant une plume pleine d'encre descendre sur le bureau, étendre l'index et tracer de l'ongle une *m*.

Puis elle remonta silencieusement et disparut.

Je me réveillai et, le matin, lorsque le professeur proclama les notes, j'appris que ma composition était la meilleure, qu'il n'y avait pas une seule faute...

Et jamais, pendant ma longue vie, il ne m'est venu à l'esprit que, peut-être, dès l'origine et de ma propre main, j'avais pu écrire :

In Africam profectus est !

JEAN DES ESSEINTES.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Les Trois Voies (1)

Notre étude serait incomplète si nous ne faisions pas loyalement profiter le lecteur, nouveau venu dans ces études, de l'expérience acquise par les disciples plus anciens. Aussi allons-nous passer très rapidement en revue les trois voies principales qui, partant du seuil du Temple, conduisent vers le Sanctuaire au milieu des périls et des labyrinthes multiples. — Ces trois voies sont :

La voie instinctive ou expérimentale.

La voie cérébrable ou mentale.

La voie cardiaque ou sentimentale.

Toutes les trois synthétisées dans la voie unitive.

Mais, avant tout, posons au lecteur la question principale qui lui permettra de se rendre immédiatement compte du caractère de chacune de ces voies.

Pourquoi l'occultisme vous intéresse-t-il ?

Est-ce pour pénétrer davantage dans la connaissance de l'être humain, dans ses rapports sociaux ?

(1) Extrait de la nouvelle édition du *Traité élémentaire de science occulte*, qui va paraître sous peu.

Alors les arts divinatoires élémentaires et l'étude des Tempéraments appuyée sur quelques notions de physiologie vous suffisent.

Est-ce pour vous rendre compte de l'existence du plan invisible et de la continuation de la vie au delà du Tombeau ?

La voie expérimentale avec ses terribles pièges et ses dangers vous est alors indiquée.

Est-ce pour acquérir des connaissances nouvelles sur l'histoire de l'humanité, sur les doctrines religieuses patentes ou secrètes, sur les philosophies et les systèmes qui expliquent ou prétendent expliquer la constitution et la raison d'être de Dieu, de l'Homme et de la Nature ?

Alors vous avez le choix dans les milliers de volumes et de documents de la voie mentale, et quelques guides ne sont pas de trop pour nous éviter une immense perte de temps.

Est-ce pour vous perfectionner vous-même moralement plus encore que physiquement, est-ce pour agir pour les autres plus encore que pour vous-même et pour participer dans la faible mesure de votre faiblesse à la rédemption humaine ?

Alors les livres sont inutiles tous, sauf les Evangiles et les paroles des vrais prophètes, la voie de l'illuminisme sera votre partage — avec la prière comme moyen.

Abordons maintenant les conditions générales concernantc hacune de ces voies, et leur action réciproque, car on les mélange généralement.

LA VOIE MENTALE

Et vous serez semblables à des dieux! Vous serez des Dieux vous-mêmes! Telle est la parole que la mythologie chrétienne place dans la bouche du Serpent de la *Genèse*, de la Source de toutes les fausses illusions humaines : de NAHASH.

Le cerveau, dans l'être humain, ne crée rien, il reflète la lumière vivante du cœur, et, miroir prétentieux! il s'efforce non seulement de croire que ce reflet est créé par lui, mais encore de prétendre en exposer toutes les lois de création.

Or, comme tout sectaire, le cerveau n'accepte pas de contradiction, et il aime tant ses reflets sans existence positive qu'il a gardé un vieux fonds de tendresse pour son vieil ami le Serpent, dans tous les plans.

Aussi, quand le jeune chercheur verra poindre dans ses études d'occultisme des centres d'enseignement où chaque assistant se prétend imbu d'une science profonde et en possession de la seule et intégrale vérité, quand il verra que cette vérité est cachée sous les noms les plus baroques et les plus obscurs, et ennemis de toute clarté, enfin quand il entendra prendre la défense de cet excellent Nahasch contre Dieu, et surtout contre le Christ : que l'étudiant se mette en garde, il vient de pénétrer chez les adeptes de la voie mentale. Avons-nous le droit de les juger? Pas plus que les autres. Ils ont leur utilité,

car eux seuls sont assez de la maison des illusions pour amener vers l'occulte le cerveau positif du moderne homme de science et du matérialiste d'hier.

Pour ce plan mental l'idéal du développement des facultés humaines se résume dans la sortie consciente du « Double Astral ». L'Acrobate physiologiste qui réussit cette expérience élémentaire est décoré du nom de Maître en une langue barbare quelconque, et l'on passe des années de régime et d'entraînement ardus pour aboutir à cette impuissance réelle, la sortie astrale solitaire et personnelle ! Il suffit de voir une seule minute dans le plan astral pour s'amuser follement à l'ahurissement du prétendu « Adepte » qui a voulu se promener sans autre guide que son orgueil et « son Superbe Isolement » dans un pays où tout est collectif et hiérarchisé ! Mais la bonté du Père est si grande qu'il entoure de protecteurs non visibles pour eux ces prétendus dieux de l'humanité, en promenade vaniteuse chez les tigres de l'Au-delà. Si nous avons, un peu trop peut-être, insisté sur ses défauts, disons maintenant quelques mots des qualités réelles de la voie mentale pour celui qui sait ne pas juger et ne pas se croire plus que ses frères.

Appliquée au plan physique, la voie mentale donne la critique et la théorie des expériences diverses.

Elle forme des critiques experts qui constitueront peut-être la vraie Psychologie de demain.

Appliquée au plan de sentiment, elle analyse et détermine la théorie des Intuitions et des Révélations.

Sur son propre plan elle critique et éclaire les unes par les autres les diverses traditions.

Enfin, sur le plan de synthèse, elle s'efforce de constituer cet « Organon » philosophique, cette Mathèse Universelle que chaque tradition croit posséder et qui n'est écrite que dans la lumière secrète de la Nature !

Le danger de la voie mentale, outre l'orgueil de croire qu'on sait quelque chose, c'est l'incompréhension du cerveau pour les lois de la parole vivante qui suit une tout autre route et, par suite, le dessèchement et le manque de charité cardiaque.

C'est pourtant la voie la plus utilisée au début de toutes les études occultes.

LA VOIE EXPÉRIMENTALE

On entend couramment un homme de très bonne foi s'écrier : Moi, si je voyais un seul phénomène vraiment occulte, je n'hésiterais plus à croire à toutes ces théories. Or, cet homme est l'objet d'une manifestation télépathique incontestable, quelque temps après.

Croyez-vous qu'il sera plus certain alors de la réalité du Monde Invisible ? Pas du tout. Il discutera, il ergotera et trouvera cent raisons pour une... d'attendre le prochain phénomène. La vérité est que la voie expérimentale ne peut que développer des graines déjà semées dans l'intelligence et non pas en créer. Dans les milieux spirites où cette voie semble le seul moyen de propagande ; ce sont les chercheurs attachés davantage à la théorie qu'aux faits médiani-

miques qui sont le plus sérieusement convaincus des rapports avec le plan invisible. C'est même en sortant de longues et souvent stériles recherches avec les médiums, que beaucoup des occultistes les plus avancés ont commencé l'étude sérieuse de la Tradition hermétique. L'occultiste doit se méfier de la voie exclusivement expérimentale, mais à condition d'en connaître parfaitement les mystères, comme le policier connaît les ruses des rôdeurs de barrière. Pour cela, la direction d'un maître sûr et véritable est indispensable, et l'on peut alors se rendre compte en toute tranquillité de l'existence et du maniement des clichés astraux et des plans supérieurs de la Nature, car le maître est toujours là pour nous rappeler à l'humilité de notre état de pécheurs et pour nous garder par la prière. Il ne peut y avoir de véritable occultiste qui ne connaisse pas le maniement des forces astrales, cela est nécessaire pour défendre les pauvres victimes des magiciens inversifs et des sorciers de campagne. Mais plus on approfondit les secrets de la voie expérimentale positive, plus on se rend compte de son infériorité par rapport à la voie de l'humilité et de la prière. L'expérience mal comprise conduit à l'orgueil de se croire puissant ou à la folie de vouloir commander les êtres invisibles.

Une autre erreur à éviter, c'est celle d'accuser les adeptes d'une école d'occultisme qu'on n'aime pas de faire « de la magie noire!!! ». On entend parfois des hommes érudits et soi-disant délivrés de la superstition proférer en tremblant cette accusation... et fuir, épouvantés, la présence du chercheur accusé.

Ces trembleurs se jugent ainsi eux-mêmes et indiquent assez que la voie expérimentale leur est étrangère. Ce sont des soldats qui se donnent des galons de généraux, sans avoir jamais osé aborder une bataille, même en grandes manœuvres. Il faut les plaindre et ne pas les juger comme ils jugent les autres.

La voie expérimentale est heureusement abordable au chercheur modeste sans crainte de réactions dangereuses s'il s'en tient aux expériences élémentaires de la psychométrie et des arts de déduction divinatoire (1).

Appliquée au plan de la Nature matérielle, cette voie se résume dans une série très simple d'expériences physiques, dont l'hypnotisme forme une des phases. Appliquée au plan intuitif, elle donne la clef de la psychométrie (études de Buchanan en Amérique, résumés de Sédir et de Phaneg en France). Elle permet aussi la pratique de cure à distance et ouvre la porte à la prière avec intuitions positives.

Appliquée au plan mental, elle permet l'étude de la transmission de pensée, de la photographie des idées et aussi des formes de l'Astral et elle aboutit quelquefois aux folies orgueilleuses de la Magie cérémonielle. Il n'existe pas de chemin où les conseils éclairés soient plus nécessaires que dans cette voie, et nous ne saurions trop recommander à l'étudiant de se méfier à ce propos de toute doctrine et de toute société où l'on méprise la prière et où l'on considère l'homme comme Dieu, alors qu'il en est, hélas ! le contraire.

(1) Voy. *la Psychométrie*, par Phaneg. — 1 vol. in-18.



LA VOIE CARDIAQUE OU MYSTIQUE

Je connais un homme simple n'ayant jamais lu aucun livre écrit et qui peut mieux résoudre les problèmes les plus ardus de la science que tel académicien célèbre; il existe de pauvres gens qui n'ont ni diplôme, ni années d'études et auxquels le ciel est si ouvert que les méchants sentent leur cœur se fondre en mode de charité à leur approche.

Jeanne d'Arc n'avait jamais lu un traité de stratégie, ni vu une bataille et, du premier coup, elle a battu les meilleurs capitaines de son époque. Pourquoi ?

Parce qu'elle s'est abandonnée à la volonté divine et qu'elle n'a pas discuté l'invisible comme l'eût fait un adepte du plan mental.

Aussi faut-il voir avec quel étonnement le critique étudie ces êtres animés par la « Lumière vivante du Père » et appelés généralement quiétistes ou mystiques. Il ne les comprend pas, parce qu'il veut mesurer des facultés universelles au moyen de ses facultés cérébrales restreintes. — Alors le critique méprise et insulte le mystique, et celui-ci prie pour son insulteur et continue son œuvre de dévouement.

La voie du développement spirituel est simple et claire : « vivre toujours pour les autres et jamais pour soi », faire aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait dans tous les plans, — ne jamais mal parler et ne jamais mal penser des absents, — faire ce qui

coûte avant ce qui plaît. — Telles sont quelques-unes des formules de cette voie qui aboutit à l'humilité et à la prière.

Il existe une purification physique chère à l'adepte du plan mental : c'est le végétarisme qui diminue l'intensité de l'attrait matériel ; mais cette purification n'est rien si, en purgeant le corps des influences animales, on ne purge en même temps l'astral des influences égoïstes et l'Esprit des influences d'orgueil cent fois plus dangereuses que les impulsions venues de l'usage de la viande. Quand un homme croît savoir quelque chose et se place à égalité avec les dieux, travaillant pour son salut personnel et se retirant dans une tour d'ivoire pour se purifier, pourquoi lui donnerait-on quelque chose, puisqu'il a son nécessaire et qu'il se présente à ses propres yeux comme un être pur et savant ?

Mais quand un homme est simple, convaincu de sa faiblesse et sachant que sa Volonté n'est rien, si elle ne va pas avec l'action du Père céleste ; quand il ne s'occupe jamais de sa pureté personnelle, ni de ses besoins, mais bien des souffrances des autres ; alors le ciel reconnaît en lui « un de ses petits enfants », et le Christ demande qu'on le laisse venir jusqu'à lui.

Une mère qui a veillé et qui a passé toute une vie de dévouement pour élever non seulement ses enfants, mais ceux de plus pauvres encore qu'elle-même, est plus grande devant l'Éternité que le théologien le plus pédant et le soi-disant adepte le plus orgueilleux de sa pureté. C'est là une vérité instinctive qui frappe la

foule sans avoir besoin de démonstration, parcequ'elle est vraie pour tous les plans.

Aussi, que l'étudiant aille toujours à la simplicité de préférence au pédantisme et qu'il se méfie des hommes qui se présentent à lui comme parfaits, car on ne tombe jamais que de sa hauteur.

La voie mystique nécessite donc une assistance de tous les moments dans tous les états d'évolution et de perception : dans le plan physique, assistance des camarades et des maîtres enseignant par l'exemple; dans le plan astral, assistance des pensées de dévouement et de charité illuminant la route et permettant de supporter les épreuves grâce à la paix du cœur; enfin, dans le plan spirituel, assistance des esprits gardiens entretenue par la pitié pour tous les pécheurs, l'indulgence pour toutes les faiblesses humaines et la prière pour tous les aveugles et les ennemis. C'est alors que l'ombre terrestre se dissout peu à peu, le rideau s'écarte quelques secondes et la sensation divine de la Prière entendue remplit le cœur de courage et d'amour.

Le mystique parvenu à cette période ne peut pas comprendre qu'il existe des sociétés dites savantes, même en occultisme, et des livres si multiples pour exposer des choses si simples. Il se méfie des sociétés et des livres et se retire davantage chaque jour dans la communion avec les pauvres abandonnés et les souffrants de tout genre. Il agit, et il ne peut plus lire; il prie, il pardonne, et il n'a plus le temps de juger ni de critiquer.

L'intellectuel qui voit un tel être se demande

d'abord par quelles lectures il a bien pu en arriver là ; puis à quelle tradition il se rattache ; enfin, dans quelle classe il faut le placer... pour le juger. Il recherche les « paroles magiques » qu'il doit employer pour guérir au commandement les maladies les plus rebelles, le genre d'hypnotisme qui lui permet de « suggestionner » de telle façon les cerveaux même à distance, et le « but intéressé » qui peut bien guider ces actions. Et, comme il ne trouve pas dans les livres une réponse à ces questions, et que son cerveau a besoin d'une explication pour être tranquille, il se dit gravement à lui-même ou il dit au cercle de ses admirateurs : « Hystérique », « Mystique » ou « Suggestionneur », et tout est dit. L'intellectuel en devient un peu plus orgueilleux, et le mystique un peu plus humble.

Et s'il faut des études, des lectures et du temps pour faire des progrès dans la voie mentale, il ne faut rien de tout cela pour avancer dans la voie mystique. On peut la parcourir presque complètement en une heure de temps terrestre, comme Swedenborg, le premier jour de sa vision, ou comme Jacob Bœhme, ou on peut attendre dix-neuf ans avant d'en percevoir l'entrée, comme Willermoz et beaucoup d'occultistes. Cela tient à ce que la porte de cette voie n'est pas ouverte par l'aspirant, mais bien par ses guides invisibles et par la tension de son corps spirituel.

Aussi n'est-il rien de plus facile et rien de plus difficile que de parcourir cette voie. Elle est ouverte à toute « bonne volonté », et aucun être humain n'en est digne. La porte est tellement basse que tout les

petits enfants seuls peuvent entrer, et ce sont généralement des hommes grands et fiers qui se présentent et qui trouvent indigne de devenir petits; aussi l'entrée leur est-elle longtemps invisible.

La Voix Unitive
Les Conseils de l'Expérience

De même que l'être humain sur terre est pourvu de trois centres d'action, de même il doit dans toute étude développer en lui successivement les facultés répondant à chacune des trois voies; c'est là la méthode synthétique et unitive très délicate à manier, mais fournissant des résultats certains.

Un centre d'études occultes complètement organisé devrait permettre à ses élèves tout d'abord quelques données expérimentales les amenant à être aptes à comprendre assez la pratique pour défendre au besoin les victimes ignorantes; on devrait ensuite développer assez le sens critique des élèves pour leur permettre de voir clair dans l'exposé de traditions plus ésotériques les unes que les autres; enfin, comme couronnement à tout cela, il faudrait conduire l'étudiant jusqu'au plan d'illuminisme, où il verra, dans la lumière vivante, ce qui est vrai et ce qui est à mettre à l'écart dans les enseignements du mental.

Papus.





La Rose-Croix au 17e siècle

Récapitulons les sources de la tradition occidentale vers le seizième siècle :

1° Les Gnostiques (Kabbale et Mazdéisme informés par l'Evangile) ;

2° Docteurs de l'Eglise catholique ;

3° Alchimistes (étudiant la Nature) ;

4° Kabbalistes espagnols ;

5° Traditions autochtones (légende du Graal), ou druidiques ;

6° Courant arabe.

La manifestation de la Rose-Croix latente va donner la magnifique synthèse de tous ces courants. Nous sommes personnellement certain que cette Fraternité existait tout au moins dès l'ère chrétienne; nous allons donner les présomptions historiques que nous avons pu recueillir.

Voici ce que dit l'auteur anonyme d'une étude parue dans le *Lotus bleu* (27 septembre 1895) :

Les Rose-Croix ont formé, et forment peut-être encore, la Fraternité la plus mystérieuse qui se soit jamais établie sur le sol occidental ; nul homme du

monde n'a connu consciemment un vrai Rose-Croix, et la torture à laquelle l'Eglise a mis parfois quelques-uns de leurs membres n'a arraché de leurs lèvres que quelques trompeuses confessions.

Les Druzes initiés forment encore une Fraternité secondaire, à laquelle appartiennent certains occidentaux ; mais leur champ d'action est limité à l'Asie mineure, à l'Arabie et à l'Abyssinie. Voici ce que dit Mackenzie de la Fraternité hermétique d'Egypte dans son *Encyclopédie* : « Il est une Fraternité qui s'est propagée jusqu'à nos jours et dont l'origine remonte à une époque très reculée ; elle a ses officiers, ses signes secrets, ses mots de passe, sa méthode particulière dans l'enseignement de la science, de la philosophie et de la religion... Si l'on en croit ses membres actuels, la pierre philosophale, l'élixir de vie, l'art de se rendre invisible, le pouvoir de communiquer directement avec l'autre monde, seraient une partie de l'héritage de leur Société. J'ai rencontré trois personnes seulement qui m'ont affirmé l'existence actuelle de cette corporation religieuse de philosophes, et qui m'ont laissé deviner qu'ils en faisaient partie eux-mêmes. Je n'ai pas eu de raison de douter de leur bonne foi ; ils ne paraissaient pas se connaître ; ils avaient une honnête aisance, une conduite exemplaire, des manières austères, des habitudes presque ascétiques. Ils me parurent âgés de 40 à 45 ans, posséder une vaste érudition..., avoir une connaissance parfaite des langues... Ils ne demeuraient jamais longtemps dans le même lieu et s'en allaient sans attirer l'attention. »

Paul Lucas (*Voyage du sieur Paul Lucas, par ordre du Roi, dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, chap. XII) rencontra, à Bournous Bachy, un groupe de quatre derviches qui faisaient partie d'une Fraternité orientale et qui l'étonnèrent prodigieusement. Ils habitaient la mosquée et attendaient, à ce rendez-vous, les trois autres compagnons qui complétaient ce groupe. Ils parlaient également bien toutes les langues des nations civilisées ; ils paraissaient âgés d'une trentaine d'années, mais leur érudition, leur science encyclopédique semblaient attester une vie de plusieurs siècles. La chimie, l'alchimie, la Kabbale, la médecine, la philosophie, les religions leur étaient prodigieusement familières ; l'un d'eux, avec qui Lucas s'était plus particulièrement lié, lui assura que la pierre philosophale permettait de vivre un millier (?) d'années. Il lui raconta l'histoire de Nicolas Flamel, qu'on croyait mort et qui, disait-il, vivait aux Indes avec sa femme. A travers ces quelques exagérations, on peut reconnaître que Paul Lucas s'était trouvé en contact avec des Initiés.

Dans le *Theatrum chemicum* (éd. de 1613, p. 1028), un évêque de Trèves, le comte de Falkenstein, est nommé, au seizième siècle : *Illustrissimus et serenissimus princeps et pater philosophorum*. Or, il était un officier supérieur des Rose-Croix, ainsi qu'il résulte du titre d'un manuscrit actuellement en ma possession, et que voici : *Compendium totius philosophiæ et Alchymiæ Fraternitatis Rosæ-Crucis, ex mandato Serenissimi Comitis de Falkenstein, Imperatoris nostri, anno Domini 1374*.

Ce manuscrit contient des théories alchimiques dans le sens de ce temps et une collection de procédés précieux pour la connaissance de l'Alchimie pratique. Il ne faudrait pas y chercher une philosophie ou théosophie dans le sens attribué de nos jours à ces termes ; le mot *Philosophia* n'y est pris que dans l'acception d'*Alchimia* ou de *Physica*. Toutefois, ce manuscrit offre encore un intérêt historique particulier en ce que ce comte de Falkenstein y est pour la première fois désigné par ce titre d'*Imperator*, qui devait subsister à travers les siècles, et surtout parce que la dénomination de *Fraternitas Rosæ-Crucis* y apparaît pour la première fois aussi. Il est vraisemblable que la Fraternité secrète des Alchimistes et des Mages avait consacré sa désignation ou ses dénominations par le symbole, si fréquent dans ce temps, de *Rosaria* comme l'écrivaient Arnaud, Lulle, Ortholan, Roger Bacon et d'autres encore. C'est celui qui est figuré par la Rosace, où la plénitude de la magnificence s'ajoute au symbole de la foi chrétienne : la Croix.

Bühle affirme que les Thérapeutes et les Esséniens furent les véritables ancêtres des Rose-Croix ; le néoplatonisme d'Alexandrie, conservé par les Arabes, aurait également eu une part prépondérante dans leur doctrine. La philosophie de l'Islam exerçait, il faut le reconnaître, vers la fin du seizième siècle, époque où fut constituée la légende de Rosencreutz, sur les amants du mystère la même attraction que fait aujourd'hui la philosophie de l'Inde. Cette remarque prend beaucoup de vraisemblance si l'on se rappelle

qu'à cette époque des relations de voyages aux pays musulmans avaient pu donner l'éveil à des esprits curieux; l'étude de la langue et de la philosophie arabes était même inscrite aux programmes de la science officielle. Un phénomène identique s'est reproduit, en particulier chez les Anglo-Saxons, depuis une vingtaine d'années, à propos des mystérieux Mahatmas du Thibet.

Il faut noter ici, quant à l'origine de la Rose-Croix sous sa forme moderne, que les *Noces chymiques* disent qu'en 1459 Chr. Rosenkreutz obtint la Toison d'or; c'est le premier signe de la tendance qu'ont montrée les Rose-Croix jusqu'au dix-huitième siècle.

Il est parlé de la Toison d'or dans les *Noces chymiques* (p. 44 et 45) à côté d'un Lion volant. Au dix-huitième siècle les Rose-Croix ont encore essayé de se confondre avec l'ordre bourguignon, ainsi qu'en témoigne le livre intitulé *Wasserstein der Weisen*; Hermann Fictuld a fait imprimer l'*Aureum Vellus* avec le traité *Azoth et Ignis*, Leipzig, 1748, in-8, pour confondre l'Ordre de Chevalerie, fondé, en 1430, avec le secret de l'or potable. Un peu plus tard, Semler aurait pu lire comment le bénédictin Pernety explique alchimiquement la conquête de Jason; cette explication se trouve déjà, d'ailleurs, dans Paracelse.

Enfin, Aloisius Marlianus a laissé un traité alchimique appelé *Aureum Vellus*.

Nous continuons à analyser Semler. Dans le livre *De Naturæ secretis quibusdam ad Vulcaniam artis*

chymiæ ante omnia necessariis (1), on trouve à la dernière page la mention : *Datum inter Toringam et Cemanam sylvam post Salvatoris nativitatem* 1617 ; et à l'avant-dernière page, la requête aux Frères de rompre leur silence, de se montrer compatissants envers les gens de cœur, et en particulier de publier ce catalogue de « livres pseudo-chimiques » dont il est parlé dans la *Fama*, p. 49, que Christian Rosenkreutz, peut-être le fondateur de l'ordre, Kaspar Rosenkreutz avaient promis, 188 ans auparavant, de donner.

Si l'on retranche de 1618, 188 ans, on trouve 1430, date de la fondation de l'ordre de la Toison d'or.

Le nom même de la Toison d'or, *aureum vellus* en latin, *goldenen Vlies* en allemand, peut facilement devenir *goldenen Feusses*, or liquide ou potable.

Le signe qui se trouve à la page 89 des *Noces* est interprété par Semler (2) comme indiquant la période de 1420 à 1520, où vécut Paracelse.

Le même auteur pense que la légende rosi-crucienne date du quinzième siècle et qu'elle a emprunté à un chevalier de l'ordre de la Toison d'or son nom de Rosenkreutz ; opinion que confirme la fameuse inscription du caveau : *Post CXX annos potebo*, car en déduisant 120 ans de 1613 on se trouve reporté au temps de Paracelse.

Il y eut des essais, des ébauches de Rose-Croix, premiers efforts vers le type idéal d'une société secrète,

(1) An die hocherleuchtete und Kunstreiche Herren der philosophischen Fraternität vom Rosenkreutz abgangen ; von besondern Liebhabern gött und natürlicher Geheimniss und loblicher Kunste. Gedruckt, im Jahr, 1618, in-8.

(2) I, p. 75.



c'est-à-dire d'une assemblée où soient réunis les types les plus purs de la science et de la sainteté. La proclamation de la *Fama* répondait d'ailleurs à un vœu général : par exemple, les écrits de Denis Zachaire qui ont été souvent reproduits dans *le Petit Paysan* et dans d'autres écrits allemands, et font une mention détaillée des protecteurs de l'alchimie en France : la reine de Navarre, le cardinal de Lorraine, le cardinal de Tournon ; — comme du grand nombre de tromperies auxquelles ces recherches donnaient lieu.

Barnaud, avant de publier ses appels en faveur des Rose-Croix avait voyagé pendant quarante ans, c'est-à-dire depuis 1560, en Espagne et dans presque tous les pays d'Europe, comme médecin, recherchant les amateurs de chimie pour les entretenir de ses projets et les trouvant parfois jusque sur les trônes. Ainsi Semler (1) affirme que, dès 1575, l'électeur de Saxe, Auguste, connaissait le procédé de la transmutation. Barnaud cite comme s'intéressant à ces études le chef du Saint-Empire, le duc de Bavière Ernest ; Frédéric, duc de Wurtenberg ; Henry Jules, duc de Brunswick ; Maurice, landgrave de Hesse, et d'autres seigneurs de l'ordre temporel comme de l'ordre spirituel. Reinhard cite en 1606 (2), parmi les protecteurs des alchimistes, Frédéric, duc de Wurtenberg ; Maurice, landgrave de Hesse ; et, en 1608, l'empereur, l'électeur de Cologne et le duc de Brunswick.

(1) II, p. 51.
(2) *Gründliche auslegung und Wahrhaftige Erklarung der Rhythmorum Fratris Basilii Valentini Monachi. Von der Materia*, etc. Ehingen, août 1606.

Egidius Gutman, qui vécut en Souabe, à Augsbourg, de 1580 à 1584, avait écrit dès 1575 deux énormes in-quarto intitulés *Offenbarung der gottlichen Majestat* (Révélations de la majesté divine), dédiés à Frédéric V, prince palatin du Rhin, au langrave de Hesse, Maurice, aux princes d'Anhalt, Christian et Auguste, et à quelques autres seigneurs. Son livre circula quelques années manuscrit ; il renferme une explication de la *Genèse*, conçue dans un esprit de foi candide, où brillent souvent de très hautes lueurs.

Arnold, d'après Breklingius (1), affirme que Gutman était Rose-Croix. D'autre part, J. Sperber affirme, en 1615, que, dix-neuf ans avant sa parution, la *Fama* circulait en manuscrit et qu'il en est fait mention dans plusieurs écrits privés. Kazaner en fait remonter l'origine entre 1570 et 1580 ; Michel Maier donne la date de 1413 (2).

On a dit que son fondateur fut B. Arndius, théologien et ami de Valentin Andreas, parce qu'il fut un esprit avancé et un alchimiste ; mais cette opinion n'a pas de fondement. Beaucoup indiquent Paracelse, Tauler, Thomas a Kempis, Valentin Weigel (cf. Arnold), parce que les Rose-Croix les recommandent beaucoup et que leurs doctrines présentent certains points de ressemblance.

D'après Cohausen (*Hermippus redivivus*, t. II), l'alchimiste Artephius, qui vécut plus de trois cents ans, est le patron des Rose-Croix ; il eut pour maître Bolenus.

---

(1) T. IV, p. 765.
(2) *Themis aurea*, p. 48.



Lud. Conr. Montanus (von Bergen) (1) raconte qu'il a connu les premiers Rose-Croix, qu'il a souvent assisté à leurs réunions et qu'il a été renvoyé de chez eux en 1622, à Haag, pour un motif futile. Ils l'avaient induit en erreur pendant trente ans; leurs *Voies chimiques* ne sont qu'un tissu de mensonges. Si nous ne nous occupons que du point de vue historique, il résulte de ce passage que Montanus a commencé à travailler avec les Rose-Croix en 1592, qui est l'époque où Barnaud était dans les Pays-Bas. La Société d'Isaac le Hollandais serait ainsi la mère de la Société germanique. Hermann Pictuld dit dans le même sens (2) qu' « après la mort du duc Charles de Bourgogne, les possesseurs du grand secret se retirèrent avec leur haute science, et qu'alors un nouvel ordre fut fondé, par les détenteurs de la science hermétique, sous le nom de Société ou Fraternité des Rose-Croix d'Or, nom qui a été conservé jusqu'à ce jour (3). »

Von Mürr a eu entre les mains une correspondance chimique entre Crollius, Zatzer, Scherer et Heyden, chambellan de l'empereur Rodolphe II, s'étendant de 1594 à 1596; on n'y fait mention d'aucune société rosi-crucienne (4); mais cela prouve simplement soi

(1) *Grundliche Anweisung zu der wahren hermetischen Wissenschaft, etc.* (tiré d'un très ancien manuscrit de Bamberg par Joh Ludolph ab Indagine). Francfort et Leipzig, 1751, in-8, préface.

(2) *Azoth et Ignis. Aureum Vellus*, p. 147-1747.

(3) Semper, I, 115, 116.

(4) Cf. *Ueber den wahren Ursprung de R. C.*, p. 11, 58, 66.

que ces chimistes n'ont pas connu de société semblable, soit qu'en connaissant une, ils n'ont point voulu en parler.

Il existe aujourd'hui quelques hommes remplis de sagesse, d'une science unique, doués de grandes vertus et de grands pouvoirs ; leur vie et leurs mœurs sont intègres, leur prudence sans défaut ; par leur âge et leur force ils seraient à même de rendre de grands services dans les conseils pour la chose publique ; mais les gens de cour les méprisent, parce qu'ils sont trop différents d'eux, qui n'ont pour sagesse que l'intrigue et la malice, et dont tous les desseins procèdent de l'astuce, de la ruse qui est toute leur science, comme la perfidie leur prudence, et la superstition leur religion. (Agrippa cité par Fludd.)

Dans l'édition de Leipzig, 1658, in-8, de l'*Aperta Arca arcani artificiosissimi* (1), etc., on trouve deux réponses des Rose-Croix à leurs disciples ; le livre lui-même est rosi-crucien ; la première partie du *Petit Paysan* est datée du 9 juillet 1598. De toutes ces conjonctures Semler tire la conclusion que dès l'an 1597 une société de savants pris dans toutes les classes de la société s'est constituée, que les membres s'en sont partagé la besogne pour écrire des livres de magie, de polémique, d'alchimie ou de théosophie.

D'autre part, si nous lisons le *Prodromus Fr.*

(1) ... *das ist eröffneten und offenbarenden Kasten der allergrösten und Künstlichsten Geheimnisse des grossen und Kleinen Bauers ; beneben der rechten und wahrh afftigen physica naturali Rotunda durch eine visionem chymicam cabbalisticam gauz umstundlich beschrieben.*



R. C. (1), pages 3 et 4, nous y trouvons une théorie de la création et l'indication d'un nouveau commentaire sur la *Genèse* que les FF. se proposent de publier, dans lequel on expliquera quelle est la matière des cieux et de l'univers, de quelle façon l'eau s'est coagulée, etc., toutes choses qui sont expliquées dans le livre de Gutman.

Le chimiste Johann Schaubert, de Nordhausen, parle, dans la préface d'un livre publié en 1600 (2), de vagabonds trompeurs, d'alchimistes indignes, de blancs-becs, qui veulent se rassembler et qui prétendent lui avoir appris ce qu'il sait, tandis qu'il a des lettres d'eux à lui, datées de 1590 ; il termine en louant Paracelse et Thurneisser. Semler (3) pense que ces « blancs-becs » désignent les Rose-Croix.

D'autre part, l'auteur de l'*Echo der von Gotterleuchteten Fraternität*, etc., imprimé en 1620, à Dantzig, date la première préface du 1er novembre 1615 et la seconde de juin 1597. Il y parle de la fondation d'un collège, entreprise à laquelle il travaille. Le même a vu, en Souabe, le manuscrit de l'œuvre de Gutman ; il prétend que le sommaire en est le même que celui des soixante-dix livres d'Esdras et qu'il constitue le résumé de la Magie divine ; il ne

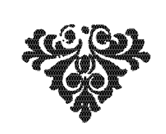
(1) Publié en 1620.
(2) *Kurzer Bericht von dem Fundament der hohen Kunst Voarchadumiae, wider die falschen und untreuen Alchymisten*; 2. *De auro et luna potabili*. 3. *Tab. smaragd. clariss. Hermetis Trismegisti explicatio, Ioh, Garlandi, angli, sousten Hortulanus genannt*. — Magdebourg, chez Iohann Franken, 1600, in-8, fr. bois.
(3) I, p. 83.

fait pas mention de l'histoire de Rosencreutz ; la fabrication de cette légende doit être postérieure, c'est-à-dire n'avoir eu lieu que dans les premières années du dix-septième siècle.

Nous avons résumé assez de documents pour en déduire les mêmes conclusions historiques que Semler : Avant 1600 ou 1603, comme le dit l'*Apologie*, il n'y a pas eu de fraternité rosi-crucienne ; quoique des fraternités hermétiques ou des sociétés hermétiques aient déjà vécu dans plusieurs pays, il y avait eu aussi un Rex physicorum, et en France un *Parlamentum hermeticum* ; en Angleterre, plusieurs personnages s'étaient fait délivrer au quinzième siècle des privilèges royaux pour l'étude de l'alchimie. Le Philalèthe (1) estime également trop subtiles et chimériques ces généalogies qui remontent au déluge, et, historiquement parlant, nous sommes de son avis. Les thérapeutes devraient, à ce compte, avoir été Rose-Croix, puisque Ezéchiel en parle, ainsi que les Carmélites, puisque le prophète Elie leur donna leur règle.

SÉDIR.

(1) *De la Transmutation des métaux*, liv. I, ch. II.



Des Révolutions des âmes

D'Isaac LORIAH

Dans la dissertation relative au premier Adam [celui que les kabbalistes appellent l'Adam Kadmon, pour le différencier de l'Adam Protoplastes (celui-ci a toujours reçu d'eux le surnom de Harischon); parce que le premier Adam tient la première place dans tout ce qui a été émané de Dieu, comme le Protoplastès dans l'espèce humaine, si bien que, par son moyen, rien n'est plus facile que de comprendre quelle est l'âme du Messie dont parle saint Paul, 1, *Corinth.*, 15, vers. 45, 46, 47, 48, 49], à propos de ce premier Adam, disons-nous, nous avons déjà exposé l'influence exercée sur lui par les sept rois d'Edom, dont l'histoire se trouve au chapitre XXXVI de la *Genèse*, V, 31, 39 et 1 *Paral.* 1 v. 43, 50. Si l'on veut étudier la *Kabbale dévoilée*, à sa première partie, au chapitre מלכים, on verra que ces rois représentent des esprits tombés dès le début et réduits au silence et à l'inaction, pour avoir trop jalouse-

ment absorbé la lumière de la connaissance divine. Ils étaient émanés avant la formation du système émanatif; ils sont morts suivant la parole mystique. Il construisit des mondes et les détruisit. Ce qui veut dire: au commencement de la production, Dieu, infini en soi, par le premier Adam ou âme du Messie, produisit tout l'écoulement, tout le flux des choses créées, en même temps et en une seule fois, sous la forme d'esprits répartis sur le modèle de la décade séphirotique. Et comme la nature de la créature est telle qu'elle ne peut supporter la connaissance, ni la compréhension de l'infinitude divine; bien que ce soit dans cette connaissance que réside la possession de la béatitude (Joh, 17, v. 3), c'était l'Adam supra-céleste ou âme du Messie, qui, sous une forme transcendantale et métaphysique, apportait aux créatures, comme à des disciples, les sublimes objets de la vraie théosophie. (Joh., I, v. 18.) Les Kabbalistes appellent ces esprits créés des vases, et lumières la réelle représentation des objets très divins et les idées qui, répartis suivant leur hiérarchie, en découlent.

Supposons maintenant que chaque Séphire soit un chœur de ces esprits, ou si l'on veut une Académie, une Synagogue, une hiérarchie, une République, une armée, une corporation, peu importe le nom que l'on donne; supposons aussi que ce chœur soit placé sous les ordres d'un roi, empereur, président, préfet, recteur ou docteur qui soit chargé de communiquer les enseignements donnés par le Messie aux catéchumènes qu'il commande. Nous voyons

que trois séphires, les plus élevés de la Hiérarchie, ont pu, grâce à la force extrême de la nature, recevoir entièrement en soi les ineffaçables dogmes de cette trop sublime école. Mais la quatrième daath ou la connaissance, ou encore le premier de ces sept rois, trop confiante en elle, et voulant accaparer toute la lumière à la fois, en prit en elle tout ce qui pouvait en être communiqué, mais elle n'avait pas la force de tout contenir en elle, et voilà pourquoi l'on dit que son vase fut brisé. En d'autres termes, ce roi jeté à bas de son trône, dépossédé de sa grandeur, est considéré comme mort. C'est ce dont l'Ecriture parle dans l'épitre de Jude, v. 6, où il est question de ceux qui non seulement n'ont pas gardé leurs dignités, mais ont abandonné leur demeure. Restées intègres, les lumières passèrent au second roi et successivement jusqu'au septième. Tous furent brisés. C'est alors que fut inventée une autre méthode de proposition et de représentation des enseignements très élevés incompréhensibles autrement. Ce qui se fit, disent les Kabbalistes, selon le mode de la balance ou de la conjugaison : méthode qui consiste à faire recevoir les propositions sous des formes distinctes, figures ou symboles, arrangés suivant le degré de réceptivité de l'esprit. De là, dans la suite, cette représentation de plusieurs personnes dans la divinité, ou la numération, de même pour les systèmes et les mondes, et tout ce qui représente des notions secondes dans ces transcendances.

2. Dans ce mélange un choix (ou une sélection, sécrétion, séparation, élection, peu importe le nom qu'on

lui donne) fut fait : choix tel que tout ce qui y était contenu de bon pouvant se rapporter et être propre au système émanatif montât dans la sphère où ce système émanatif devait en être formé. De même, ce qui concernait le système créatif monta au sytème créatif. La même règle fut suivie pour le système formatif aussi bien que pour le système factif.

Ces quatre systèmes du monde ne sont pas autre chose que les représentations des quatre classes de la divinité, classes brillant d'une lumière de plus en plus diminuée, suivant la variation du degré de la présence divine, par exemple dans le buisson, sur le Sinaï, dans l'arche et dans l'Univers. (*Exod.*, 3, v. 2 ; 19, v. 18 ; *Lev.*, 26, v. 12 ; *Act.*, 17, v. 28.) Par Aziluth, système ou monde de l'émanation, il faut comprendre la divinité même, non en soi, ni dans son absolu, tel que l'entend l'Ensoph ou Absolu des Cabbalistes, mais sous le mode des noms divins ou numérations, selon le concept des personnes réduit à trois par le Christ. Par Briah, monde de la création ou plutôt de l'extraposition, on entend la présence et le concours de la divinité dont jouissent les Naîss ou mentals extraits, c'est-à-dire les âmes en dehors de l'état charnel et situées aux sommets. Le monde de Jésirah ou de la formation s'entend aussi de ce concours, ou mise en œuvre, économie ou dispensation du concours divin, tel qu'il est fourni aux hiérarchies angéliques, dont le tableau est amplement dépeint dans l'*Apocalypse* de Jean. Enfin, le monde d'Asiah, de la fabrication, de la faction ou de la production, s'entend de la présence divine, travaillant continuel-

lement dans ce système matériel et principalement dans l'Eglise. Tout cela, dit-on, résulte d'un choix fait parmi les débris des vases, coordonnés et placés dans l'ordre que l'on vient de voir, de façon que les créatures intelligentes arrivent, par le moyen des noms ainsi exprimés dans le texte de l'Ecriture, à comprendre des choses difficiles qui resteraient inaccessibles autrement. (I *ad* Jmi. 6, v. 16.)

3. Ainsi il se trouvait dans ces ordres de choses, quelque chose des Psychées ou âmes inférieures, des Esprits ou âmes moyennes, et des mentals ou âmes supérieures ; ainsi même quelque chose qui se rapporterait à la classe des anges, et aussi quelque chose des corps et quelque chose qui concernerait toutes les créatures de tous et de chacun des mondes.

Tout cela venait des parties sélectées, prises aux fragments des *Rois* dont nous avons parlé.

Ce qui veut dire : lorsque toutes les créatures primordiales vivaient dans la très simple grandeur de la spiritualité, c'est-à-dire possédaient en soi la nature ayant le mouvement par soi, avec les autres propriétés de tous les esprits créés, distincts à la vérité par l'ordre hiérarchique, mais néanmoins supérieurs à tout le reste, tout ne tomba pas dans l'état de dépravation par le fait de cette première chute, mais tout subit un certain changement, de sorte que, par suite d'une sélection, premièrement se constituèrent les espèces des âmes distinctes en degré, puis celle des anges destinés aux ministères, puis celle des monades inertes, c'est-à-dire privées de mouvement propre, pour jusqu'à la fin du temps, où Dieu sera de nouveau tout en tous. (I *Cor.*,

15, v. 28.) C'est là la première matière physique dont les coagulations variables constituent le monde corporel.

4. Mais des scories ou débris de ces sept rois furent fabriquées toutes les écorces à qui l'on donne le nom d'Adam Bélial (*Prov.*, 6, 12); parce que dans cet endroit Dieu fit ceci contre cela (*Eccles.*, 7, 15), le bien et le mal; ce qui revient à dire que tout ce qui dans la chute des sept rois était tombé dans l'état de dépravation par sa propre faute et de l'état positif était descendu à l'état négatif, c'est-à-dire dans le désordre, l'anarchie, l'affaissement et la soumission à la mort inflexible et le vice, avait été jeté à part : c'est cela que les Kabbalistes appellent écorces ou coquilles. L'analogie est empruntée des arbres et des noix, où ce qui est le plus éloigné de la moelle centrale s'appelle écorce. Le nombre des esprits répartis en une certaine quantité d'ordres était considérable. Dieu, dit-on, permit que cette tourbe confuse reçût un classement, ainsi qu'une armée placée sous les ordres de ses chefs. (Luc, II, v. 15. — *Col.*, 2, v. 15. — *Eph.*, 6, 12. — Cor., 2, 2. — *Col.*, 1, 13.) Elle fut distribuée sur le modèle des membres humains qui donnèrent leurs noms aux différentes classes formées.

5. Quand le Saint Béni créa l'Adam protoplaste, par là même il sélectait la partie des psychées et des esprits mélangés avec le mal des sept rois : et prenant cette partie il en faisait l'âme de l'Adam protoplaste, âme faite de toutes les idées (des âmes).

Il est à savoir que suivant le dogme antique des Hébreux, l'Adam protoplaste ne constitue pas une personne individuée, mais tout le genre des âmes dis-

tribué suivant ses ordres et ses degrés, sous la forme d'une armée gouvernée au moyen de signes analogues aux membres humains, par Adam comme chef, sous le commandement du Messie. C'est ainsi que ce corps est compris par l'Apôtre (*Eph.*, 4, v. 13, et ailleurs) partout où il donne au Christ le nom de tête, parce que dans l'état de restitution la conduite des choses sera telle qu'elle était instituée dans la nature. *Eph.*, 4, v. 16; *Rom.*, 12, v. 5; *Cor.*, 12, v. 27; *Eph.*, 5, v. 23; *Col.*, 1, v. 24.

6. Notons que comme il y a quatre systèmes ou mondes, monde de l'émanation, de la création, de la formation et de la faction, dans chacun d'eux, on trouve cinq personnes, savoir : la macroprosope ou la Longue Face, ou plutôt le longanime, le père et la mère, le microprosope ou la Courte Face, ou plutôt la prompte colère et son épouse, qui tous ont été sélectés des sept Rois dont nous avons parlé.

Ce qui veut dire que dans l'école primordiale les premiers esprits furent imprégnés d'idées lumineuses sur les choses divines par le Messie, ou Adam supra-céleste, idées dont la simplicité et l'excellence fut la source de l'aveuglement et de la désagrégation de ces esprits. Dans la suite, abandonnant l'extrême simplicité du primitif concept, demeuré incompréhensible pour la nature produite, le même Messie réforma ces idées en les divisant en un plus grand nombre de concepts réduits, représentatifs d'un certain nombre de personnes que les Kabbalistes ont dit être douze, qu'ils ont ensuite réduits à six et qu'ils comptent enfin communément au nombre de cinq.

Pour la commodité de l'étude pratique, le Christ résolut le tout en un ternaire (Paul, 2 *Cor.*, 1, v. 3 ; *Eph.*, 1, v. 3 ; Pierre I, 1, v. 3), faisant seuls mention du Longanime, qui par ailleurs est compris, en même temps que les degrés plus élevés, sous le nom du père auquel s'enchaîne par le lien d'une union indissoluble la notion (l'idée) de la mère. De telle sorte que cet ensemble nous donne la première personne de la nouvelle alliance ; la prompte colère (*Ps.* 2, v. 12, 13), que les Kabbalistes appellent d'ordinaire le fils, nous donne la seconde, et son épouse, que les Kabbalistes comparent (ou identifient) au Saint-Esprit, comme exprimant (ou étant) le royaume de Dieu, nous donne la troisième.

Les âmes qui sont nées d'elles sont distribuées selon toutes ces idées.

C'est que dans le cas où l'une ou l'autre, à la place de son objet, contemplerait avec trop d'attention l'un ou l'autre degré, s'y unirait trop obstinément et s'appliquerait trop strictement à le comprendre ou à l'aimer, paraîtrait par ressemblance avoir trop poussé de branches en dehors de la racine et avoir été coupé de cette laotomie.

7. Il y a des âmes qui correspondent à l'épouse, à la prompte colère, à la mère, au père (la mère est la tendance du père vers les choses inférieures) et au longanime dans le système de la faction : on les appelle les Psychées du système de la faction. Chacune d'elles reçoit un nom suivant le lieu qu'elle occupe, c'est ainsi que celle qui procède de l'épouse factive est appelée psychée qui est dans la psychée factive. La

psychée qui est dans la prompte colère est appelée esprit de la psychée factive.

La psychée qui est dans la mère factive est dite le mental de la psychée factive, et la psychée du père factif reçoit le nom de vie ou vitalité de la psychée factive. Enfin on appelle unité (individualité, individuation) de la psychée factive la psychée ou longanime factif.

La distinction de ces degrés doit être comprise de la façon suivante. La psychée que les Kabbalistes appellent Nephesch est l'esprit vital, non pas tout entier, corporel ; on doit le considérer comme une sorte de greffe primitive et séminale (on peut aussi traduire : non pas tout à fait corporel, mais placé dans le corps primitivement à l'état de semence). Des auteurs récents ont appelé ce principe l'archée. Il correspond à l'âme végétative ou plastique des philosophes et à l'âme concupiscible des Platonicens.

L'Esprit, Ruach des Kabbalistes, est un degré plus élevé, correspondant à l'âme sensitive, ou au θυμικον des Platoniciens, ou à l'âme irascible. Le troisième degré correspond à l'âme raisonnable ou mieux intellectuelle, au λογικον des Platoniciens. Le Christ paraît désigner ces trois degrés dans Jean, 6, v. 53, sous le nom de chair, sang et vie. Le quatrième degré, Maijah, est une vitalité plus haute qui survient à l'homme de l'extérieur qui ne pénètre pas en lui mais le baigne (*Eccles.*, 7, 13), ce que le Christ paraît appeler la vie éternelle (Jean, VI, 56). Enfin, le cinquième degré est l'unité ou l'union avec l'action et la présence divine, Jechidah des Kabbalistes, indiquée par le Christ (Jean, VI, 54),

degré auquel bien peu ont pu se fixer, à l'exception du Christ. (*Ps.*, XXII,21.)

8. De même, les types du monde formatif sont distribués en cinq classes, on les appelle les esprits du monde formatif.

Il y a également cinq espèces dans le monde créatif; chacun d'eux s'appelle mental créatif; enfin, on trouve les cinq mêmes types dans le système émanatif ; on les appelle mental émanatif du mental. Ainsi la psychée procède du règne émanatif; l'esprit, de la prompte colère émanative ; le mental de la prudence ou plutôt de l'informatrice émanative ; la vie du père émanatif, de l'unité du longanime émanatif.

Chacune de ces 5 personnes est divisée en 10 numérations dans chacun des mondes. D'où il ressort que toutes les psychées, esprits, mentals sont subdivisés suivant les 5 degrés de tour et de chacun des 4 mondes.

9. Cela pour nous faire comprendre pourquoi il est dit dans le traité talmudique des Bénédictions que le roi David avait dit 5 fois : Ma psyché : Louez Dieu. (*Ps*. 103, 12, 22, 104, 1, 35.) C'était l'indication des 5 noms donnés aux âmes.

Le Royaume, la prompte colère et la mère des formes sont dits : Nephesch, Ruach et Neschamah ; on appelle la sajesse vie ou Chaijah, parce qu'elle est la source des vies selon le nom mystique de l'*Ecclés.*, 7, 13. La couronne s'appelle Jechidah ou l'unité, parce que le longanime unique est en quelque sorte célibataire, alors que le père a une épouse qui est la mère, et la colère une épouse qui est la Reine ou le Royaume.

Par épouses divines nous n'entendons que la tendance à se communiquer au monde inférieur et à mettre au jour un plus grand nombre de concepts restreints ou spécialisés pour que l'intelligent ou contemplateur ne soit pas écrasé par la généralité où l'ampleur des idées. La notion des épouses peut avoir trait par ailleurs à la rigueur et à la justice qu'on ne trouve pas dans les plus élevés des concepts où règne la plus grande clémence.

10. Ainsi, à sa création, Adam Protoplaste contenait tous ces signes. (*Esech.* 34, 32.) Vous êtes Adam, c'est-à-dire c'est à bon droit qu'on vous appelle Adam. Si le texte devait être interprété littéralement, on objecterait facilement que les Gentils sont des hommes au même titre que les Israélites, c'est-à-dire qu'ils marchent dressés. Mais ce n'est pas cela, et le sens réel est : c'est de vos âmes qu'est constitué le microcosme d'Adam. Et cela se rapporte à ce qu'ont dit nos maîtres de bonne mémoire dans *Job*, 38, v. 4, איפה : Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ; ou le sens est le même que si le Saint Béni avait dit à Job : où était ton Ephah, ta mesure dans l'Adam Protoplaste?

Elles sont telles que tous les mentals, esprits et psychées ont été, sans exception, compris dans l'Adam protoplaste au moment de sa formation. Certaines de ces âmes étaient affectées à la tête d'Adam, d'autres à ses yeux, à son nez, à l'un quelconque de ses membres, dont elles étaient dépendantes. Ainsi donc, dans le principe de la création de cet Adam, toutes les âmes originaires du bien

agissaient en lui et dépendaient de lui. Quand il pécha, le mal se mélangea au bien, de façon que par la suite les peuples païens sortirent de la partie mauvaise. La partie fondamentale de l'Adam protoplaste fut bonne : les âmes des Israélites en proviennent. C'est ce que dit l'Ecriture : vous êtes Adam, — ses étincelles et ses membres. Voilà pourquoi (*Sam*, 23), elle dit : Et quel peuple est comme ton peuple ? Quelle nation qui comme Israel est la seule... Les autres peuples ne peuvent pas être appelés Adam, parce qu'ils ne sont sortis que de la partie mauvaise.

12. Lorsqu'Adam protoplaste mangea du fruit défendu, par là il mélangea le bien qui se trouvait en lui avec le mal des écorces masculines, c'est-à-dire de Samael qu'on appelle Adam Bélial. (*Prov.*, VI, 12.) Par la même raison le bien qui se trouvait en Héva fut mélangé au mal de Lélith, l'épouse de Samael, l'écume du serpent; parce que ce serpent avait eu des relations avec Eve. Il suit de là que la mort seule offrait un moyen de réintégration, de libération, de sortie de cette écume pour lui et pour les enfants qu'il avait engendrés : c'est ce que signifient ces paroles de Gemarah : si nos premiers parents n'avaient pas péché, nous ne serions pas venus au monde. C'est par la mort que le bien se sépare du mal; c'est ainsi qu'il est arrivé que les autres peuples sont nés du mal et les Israélites du bien : ceux-ci ont cependant conservé une certaine quantité de mal יצר הרע ou nature concupisciable qui est inhérente à l'homme et l'induit au péché. Elle se putréfie à la mort de l'homme, et le mal est absorbé dans la

terre. Il ne reste que le bien qui reviendra à la vie dans le corps glorieux de l'homme, lors de la résurrection des morts.

13. Cela arrivait au temps de la promulgation de la Loi; alors il n'y avait plus de nourriture en eux, et ils n'avaient plus besoin de mourir. Mais en élevant le veau d'or, les Israélites furent infectés de nouveau, et le mal se mélangea de nouveau au bien; la mort redevint le point de départ nécessaire. (*Ex.*, XXXII, 16.) La voix מרות gravée sur la table, qu'il faut lire plutôt מירות, indique que les tables les déclaraient délivrés de l'Ange de la Mort ainsi que de la sujétion aux royaumes étrangers. Ce n'est en effet que par la puissance du mal.

14. En plus, notons que les âmes des Israélites étaient réparties dans l'Adam protoplaste en 248 nombres, dont dépendaient toutes celles de la source bonne: parallèlement, les autres âmes étaient aussi en 248 membres, formant autant de cohortes du malin, contenues dans Samael. Le résultat du péché d'Adam fut de mélanger les bonnes et les mauvaises, de façon que chaque membre bon fût enroulé dans le membre correspondant de Bélial, comme si chacun des soldats du malin avait fait prisonnier un soldat de l'armée du Bien.

15. De même que les âmes inférieures sont réparties dans les 248 membres de l'Adam protoplaste et se trouvent toutes engainées dans les 248 membres de l'Adam Bélial, de même, il en est pour les types esprits et pour les mentals. Cela nous fait penser qu'une âme qui appartenait dans l'état de Sainteté à un membre

élevé a dû être introduite dans un membre correspondant des écorces. C'est bien ce que semble signifier la parole du Sage: Celui qui est plus grand que son voisin porte en lui une plus grande concupiscence qu'il n'en existe dans l'autre. Donc, lorsqu'une âme excellente est introduite dans les écorces, il lui est tout à fait difficile d'en sortir, puisque le mal qui l'enserre est corrélativement énorme. Ainsi des hommes excellents n'en commirent pas moins des péchés atroces : tels Jéroboam, Achab, Manassé et leurs pareils.

17. Le Zohas (*Suppl. Prov.*., 27,7,8) dit : Comme l'oiseau qui quitte son nid... ainsi la gloire cohabitable tomba dans l'exil, c'est-à-dire est involuée dans les dix numérations de l'impureté, suivant le mot du Ps. CIII, 19. : Et il établira son règne sur toutes choses. Ainsi les âmes des poètes sont aussi exilées et revêtues par l'enveloppe du mal dont nous avons parlé. C'est pour cela qu'il est dit dans les *Suppléments* : parce qu'ils s'en vont et errent de part et d'autre et de lieu en lieu.

18. En toute période, des âmes émergent de ce mal et viennent au monde selon le précepte (*Gen.*, 1,28) que le Saint Béni nous a donné en vue de cette finalité. Suivant l'époque, suivant une proportion que suivent les âmes qui sortent des écorces, ce sont quelquefois des âmes de la tête, ou des pieds ou d'ailleurs, qui viennent. Il y a un rapport mathématique entre ces âmes et celles des membres de la gloire cohabitante qui restent à l'intérieur des écorces au même instant et les âmes sélectées qui en sortent dans ce temps sont du même genre. (On peut se demander si l'instru-

ment de sélection dont parle Paul (*Act.*, IX, 15) est le même, puisqu'en effet il devait séparer les âmes de la gentilité pour leur faire partager le bien de la vie divine. De même, pour les autres endroits connus (*Eph.*, 1,4), si c'est dans le sens de la sélection des fragments des vases dont la totalité composait l'Adam protoplastes, ou *Apoc.* 17,15, en vue d'une vie meilleure.

C'est la gloire cohabitante des pieds d'Adam qui habite la génération où nous vivons. Quand toutes ces âmes seront séparées des écorces jusqu'à la dernière, alors le Messie viendra.

Cela peut nous faire comprendre pourquoi les Israélites sont poussés à l'exil, et pourquoi la gloire cohabitante est exilée avec eux; par le péché ils forcent leurs âmes à entrer dans les écorces; il faut donc qu'ils soient exilés partout parmi les 70 peuples, et la gloire avec eux, pour qu'une âme bonne mélangée à l'un des peuples, le conforte, le purifie par la force de sa sainteté, ainsi qu'un feu qui dévore le feu. (*Rom.*, IX, 6, 31; X,19, 21; XI, 8 à 10 donnent une toute autre cause de cette dispersion.) Lorsque tous seront réintégrés, le bien sera séparé du mal, le Messie viendra. (*Rom.* II, 25; Luc, XXI, 24, dit cette venue d'une façon différente.) C'est ce qui est indiqué au *Zohar*, Pekude: au moment où tes pieds arriveront aux pieds. (Voir si *Zachar*, XIV, 4, se rapporte à cela.)

20. Dans la dernière génération, celle du Messie, rien ne restera en dehors de l'Adam protoplaste, sinon ses talons : dès qu'ils seront sélectés le Messie viendra. Le Verbe ADM donne les initiales Adam, David et



Messie. A cela se rapporte Ps. LXXXIX, 52 : Les talons du Messie sont couverts d'opprobre. C'est ce qui fait dire à nos sages : quand on en arrivera aux talons, les violences se multiplieront, car les pieds étant tout à fait matériels, les âmes qui en dépendent sont plus portées à la violence. Nos maîtres ont dit aussi : le fils de David ne viendra pas avant que ne soient débarrassées toutes les âmes qui ont fait partie du corps (celui du Protoplaste).

(*Traduit par* Ed. Jégut.)



Société des Conférences spiritualistes

Le titre de la conférence du mois de Mai : « Les Grandes Eaux Célestes » avait intrigué bien des esprits.

Papus leur expliqua que cette expression, traduite de la Bible, désigne, en décrivant un de ses aspects, la Vierge céleste, le Trésor de Lumière des Gnostiques.

Les « Grandes Eaux célestes » sont le principe de cette substance première de la création. sur laquelle « flotte le souffle de l'esprit de Dieu », le principe, mais non la substance elle-même.

Jacob Bœhme, parlant de l'action du souffle divin sur les eaux primordiales, dit qu'une réaction se produit, qui amène une doucéur du feu. C'est bien là le rôle de bonté, de pitié, de douceur, attribué par toutes les religions à l'influence d'un principe féminin, influence bienfaisante qui, même sur terre, s'exerce par l'intermédiaire des femmes, et agit sur les hommes en les empêchant de se laisser aller à leur instinct, leur besoin inné de luttes, de bataille, et qui, dans le royaume des âmes, aide celles-ci dans leur traversée du Nil, symbole égyptien des pérégrinations de l'âme après la mort, et atténue la rigueur d'un jugement selon la Loi.

Tel est le principe personnifié en un être, et manifesté dans tous les plans. Cette manifestation universelle a même produit des confusions dans certains esprits. C'est

ainsi que, pour les païens, la Vierge céleste n'était que le principe de la direction de l'espace.

Certains auteurs, traitant de ces questions, ont développé ce sujet des grandes eaux célestes comme s'il s'agissait de « grandes eaux astrales » pour employer une expression à terminologie occultiste. Les grandes eaux astrales sont cet océan de forces magnétiques, de courants attractifs interplanétaires, dont l'action est lunaire. La lune, en effet, est une correspondance analogique des « Grandes Eaux Célestes ». A elle se rapportent les facultés d'imagination et d'intuition qui permettent de pénétrer une âme, de sentir pour autrui, en se mettant à sa place, moyen d'agir psychiquement sur les souffrances morales ou même physiques et d'excuser les faiblesses, en comprenant la cause des impulsions subies. Cette action lunaire est bien en correspondance analogique avec celle de la vierge, mais elle n'est pas du même plan.

Tel fut le sujet traité par Papus d'une façon lumineuse, dont ce court compte rendu ne peut donner une idée même approchante,

L. B.

Les « Esprits » en Chine

La croyance aux Esprits est presque générale en Chine. Elle est officiellement reconnue par l'Etat qui a conservé, comme institution civile, le culte rendu de temps immémorial aux CHEN' (Esprits, Génies) du ciel et de la Terre ; des étoiles, des montagnes, des rivières, des parents décédés (1).

En Europe, l'opinion commune reproche aux Chinois un athéisme complet. Cette allégation est formulée un peu

(1) Voir LAMAIRESSE : l'*Empire Chinois*. Paris, Flammarion, 1895.

à la légère; elle ne s'appuie, d'ailleurs, sur aucun fait précis. En matière religieuse, le scepticisme de certaines classes est plutôt superficiel; souvent il est voulu. Il a surtout comme mobile la répugnance pour les discussions confessionnelles avec des étrangers professant une foi contraire, et envers lesquels existe une profonde antipathie. La parfaite indifférence du peuple pour les doctrines nouvelles, le nombre restreint des prosélytes chrétiens et le peu de sincérité de leur conversion pourraient donner à penser que le Chinois est un positiviste rebelle à tout autre système, plus occupé des jouissances matérielles que de recherches sur l'Au-delà; il n'en est pas ainsi. Les travaux des philosophes et l'évolution du dogme polythéiste en monothéisme permettent de s'élever contre ce sentiment.

En effet, la Religion a passé, en Chine, par les phases suivantes :

1° Principe de la vie animale qui faisait considérer l'âme comme la cause première de tous les faits intellectuels et vitaux; c'est l'Animisme. L'adoration des Esprits fut l'enseignement exotérique de cette croyance.

2° Disjonction de l'Animisme provoquant : soit le dualisme, les deux principes du Bien et du Mal ayant chacun un groupement séparé de leurs représentants spirituels; soit le polythéisme se traduisant par d'infinies déifications.

3° Synthèse des intuitions diverses, aperception philosophique et religieuse du Un, principe primordial et suprême (1).

La sélection évolutive de ces divers systèmes engendra des théories spéculatives innombrables ayant toutes, parmi les membres du sacerdoce, d'ardents défenseurs. Leurs rivalités, les sanglantes luttes religieuses qui en furent la conséquence, plongèrent le peuple dans les plus grossières superstitions et forcèrent le pouvoir à réagir sans cesse contre cet état de choses.

L'un des premiers princes des temps historiques (2), le

---

(1) Voir : *la Cité antique*, de Fustel de Coulanges ; voir aussi *l'Évolution religieuse*, de F. Lamairesse, publiée par la Société ethnographique.

(2) On sait que les temps historiques commencent, pour la Chine, vers l'an 2000 avant J.-C.

général Yu, fait représenter, sur des vases allégoriques, des Génies et des spectres repoussants ou grotesques, et, par le ridicule, fait tomber les prêtres magiciens dans le mépris, sans cependant déraciner la croyance aux Esprits.

Vou-Vang, le fondateur de la dynastie des Tcheou, désespérant de vaincre le fétichisme populaire, organise une hiérarchie de bons Esprits, serviteurs de l'Empereur et ennemis des mauvais Esprits. Il décrète aussi une réforme religieuse (1).

Depuis ces temps reculés, de nombreuses améliorations ont été tentées avec des alternatives de réussite et d'insuccès. Arrivons à une époque plus récente ; nous pourrons constater que, si la croyance aux Esprits est toujours vivace, la caste sacerdotale n'a plus une grande réputation de sainteté ni d'utilité, à preuve l'auguste édit (2) qui l'apprécie en ces termes :

... « Mais il y a une catégorie de vauriens, lesquels ne faisant que paresser tout le long du jour, n'arrivent pas à se nourrir et à se vêtir ; alors, ils courent chercher dans une pagode une vie paisible, coupent leur queue et disent qu'ils ont renoncé au monde. C'est d'eux que le proverbe dit : « C'est grâce à Bouddha qu'ils s'habillent, c'est grâce à Bouddha qu'ils ont de quoi manger. » Et encore : « Les gourmands se font commerçants, les paresseux bonzes. » Ils inventent à plaisir des fables, comme celle du ciel, de l'enfer, de la métempsycose et autres. Ils font accroire aux gens : 1° que leur faire l'aumône, c'est acquérir des titres à la félicité ; 2° que plus ils leur donneront, plus ils deviendront riches. Et puis, dans la crainte qu'on ne les croie pas, ils ajoutent que ceux qui nuisent aux bonzes, qui ne croient pas aux Génies et à Bouddha, qui ne font pas de largesses alors qu'ils le devraient, iront en enfer, seront frappés par les foudres du ciel, pillés ou incendiés, et éprouveront tous les malheurs. Aucune menace ne leur coûte pour en faire accroire et se faire nourrir.

« Après avoir commencé par escroquer ainsi l'argent des gens pour avoir à manger et à boire, ensuite, devenant

---

(1) E. Lamairesse, *l'Empire Chinois*, p. 29. Paris, Flammarion. édit.

(2) Edit de K'aanghi, qui régna de 1662 à 1722 de notre ère.



petit à petit de plus en plus hardis, ils font des réunions comme le Lounghoa Koui, le Holan Koui, le Chekou, Koui (1); frappant sur des tam tam et des tambours, des pierres sonores et des cloches, ils attirent les sots dans les villages à se réunir à la pagode pour y brûler de l'encens et faire des prostrations, les hommes et les femmes étant mêlés ensemble, sans distinction de jour et de nuit. Et ils disent que c'est là faire œuvre pie »...

Parlant du désintéressement de Bouddha, l'auguste édit ajoute : « Lui qui a quitté avec dégoût les bâtiments magnifiques d'un palais royal, va-t-il prendre plaisir à vos pagodes et à vos bonzeries ? »...

Plus loin, le même texte fulmine : « Toutes ces inventions d'abstinence, d'invocations à Bouddha, de réunions, de bâtisse de pagodes, de moulage de statues, de peinture d'images, tout cela est l'œuvre de ces vagabonds fainéants (2) qui, après avoir quitté leur famille, se sont faits bonzes ou taocheu (3) pour attrapper votre argent »...

Blâmant aussi ceux qui vouent leurs enfants à une pagode, il dit : « Il y a encore d'autres sots qui, parce que leurs parents sont malades font un iuen' (vœu) et qui, dans l'espoir qu'ils guériront, vont brûler de l'encens à cent, à mille li, n'importe à quelle distance, quelque haute que soit la montagne, faisant une prostration à chaque pas jusqu'à la pagode; si bien que les uns tombent malades en route, d'autres périssent par accident ; d'autres font des chutes en gravissant les montagnes »...

Il s'élève aussi contre l'idolâtrie . « Vous dites encore que si l'on brûle des parfums et si l'on fait des offrandes devant les cheun' (Esprits, bons Génies) et devant Bouddha, on est préservé de tout malheur et que, de plus, les cheun' remettent les péchés, obtiennent pour vous le bonheur et une longue vie. Songez donc que, de toute antiquité, le mot cheun' a été synonyme de sagesse et de droiture. Si les cheun' sont sages et droits, comment

---

(1) Dénominations qui signifient : Esprits du trône impérial ; Esprits du fleuve bleu ; Esprits des anciennes puissances.

(2) Jou chôo, paresseux, vagabond.

(3) Le bonze bouddhiste se nomme Ho chang; le bonze taoïste est désigné sous celui de Tao-cheu.

auront-ils envie des offrandes des hommes. Que s'ils ne protègent que ceux qui leur font des dons et haïssent les autres, quelle espèce de cheun' sera-ce là ?... »

Enfin, l'édit, termine ainsi : « En résumé, les bonzes et les taocheu ne sont que des fainéants' incapables de travailler la terre, ignorant le commerce, qui, ne sachant où prendre de quoi se vêtir et se nourrir, se sont retirés dans les pagodes et y ont imaginé des ruses pour attraper les gens (1) ... »

Malgré l'hostilité du pouvoir et le discrédit qui s'attache actuellement aux représentants du culte officiel, malgré les efforts tentés par les missionnaires pour les combattre, la croyance aux Esprits n'en continue pas moins à être vivace; cette conviction est profondément enracinée chez le peuple. Elle repose sur des idées qui remontent en Chine à la plus haute antiquité; l'existence simultanée de deux principes : l'essence ou exhalaison du ciel, principe spirituel et évolutif des êtres en voie de retour vers leur source, l'âme ; le principe secondaire, qui contient la puissance perceptive des organes matériels, le corps.

Quelques exemples, pris parmi les nombreuses manifestations occultes recueillies par les traditions chinoises, la caractère parfois naïf, souvent touchant, toujours sincère de ces récits de la veillée, démontrent l'universalité des rapports constants qui existent avec les désincarnés.

« Sous Cheutsoung des « Ming », un bachelier, King, de Taïtcheou, qui s'était retiré dans les montagnes pour y étudier dans le silence et le recueillement, entendit durant la nuit un Koei (fantôme) errant qui disait à son confrère : « Dans telle famille dont le fils absent n'a pas donné de ses « nouvelles depuis longtemps, on songe à vendre la bru. « Comme elle ne veut pas y consentir, je la pousse à se « pendre; elle s'y dispose. Je pourrai me réincarner dans « son corps. » Le lendemain, King écrivit une lettre au nom du fils absent, et l'on ne songea plus à vendre la bru. La nuit suivante, les deux Koei revinrent rôder auprès de sa cabane... « Mon affaire est manquée, dit le premier; c'est « ce bachelier qui en est cause ! Pourquoi ne pas l'étrangler

(1) Extrait des *Rudiments de parler chinois*, par le Père Léon Wieger, S. J., 4e vol. pp. 45 et suiv.



« pour sa peine, dit l'autre !... Ah ! tu ne sais pas, le Cheun « du ciel l'a prédestiné, pour ses bonnes œuvres, à devenir « Chang chou (président de six tribunaux à Pékin), com- « ment pourrions-nous lui nuire ? » Par la suite, la seule présence de King permit d'éloigner les mauvais esprits (1). »

Voici un deuxième exemple de protection occulte : « Un certain Kiun, propriétaire d'un mont-de-piété (2), ne prenait pas d'intérêt sur les habits des pauvres ; quant aux autres, à l'époque de la nouvelle année, il abaissait le taux (3) ; aussi, grâce à la protection secrète des cheun, les voleurs n'osèrent jamais tenter de le piller (4).

Le récit suivant est d'origine taoïste : De son vivant prophétesse, la nommée Ling avait des frères qui trafiquaient sur mer. Un jour qu'ils étaient absents, elle tomba en catalepsie. Ses parents, la croyant mourante, rappelèrent son âme à grand cris, selon l'usage. Quand elle fut revenue à elle, elle leur dit qu'elle avait vu ses frères secoués en mer par la tempête. Peu de jours après, le plus jeune des frères revint à la maison, annonçant que ses aînés avaient été noyés et que lui-même avait dû son salut à sa femme qui avait apparu dans le ciel et lui avait jeté une corde. Sa sœur dit alors qu'elle aurait bien voulu sauver aussi ses aînés, mais que, rappelée par ses parents, elle avait dû obéir. Plus tard, son père ayant été noyé dans un voyage, elle alla au rivage et se jeta dans la mer. Bientôt les flots rejetèrent son cadavre qui tenait embrassé celui de son père.

Les rêves prémonitoires sont également connus : Dans le Hoang yen hien, il y avait un pauvre bachelier nommé Yang-tc'heum. Voyant un graveur de son village qui gravait des planches pour une édition du *Kan iang p'ien* (livre gravé sur la maladie), il voulut contribuer à sa bonne

---

(1) *Rudiments*, etc., p. 440, 4e vol.

(2) On sait qu'en Chine, les monts-de-piété sont des institutions libres fondées par des particuliers.

(3) C'est à la fin de l'année (19 février) que doivent se régler tous les comptes ; les pauvres gens engagent donc leurs objets vers cette époque, afin de payer leurs dettes ou faire des cadeaux.

(4) *Catéchisme taoïste*, *Rudiments*, etc., p. 453.

œuvre et grava la 17ᵉ planche. La nuit suivante, il vit en songe un cheun qui lui dit : « Tu obtiendras à la licence « le numéro de la planche que tu as gravée. » De fait, à la session suivante, il fut reçu 17ᵉ. »

Les apparitions sont fréquentes dans les récits chinois ; parfois les esprits se vengent du mal qu'on leur a fait dans leur existence terrestre : « Un certain Ti était mandarin au Yunnam. Un homme de sa juridiction étant mort en laissant à sa veuve une grande somme d'argent, le frère cadet du mort en promit au mandarin la moitié, s'il voulait déposséder sa belle-sœur. Ti, ayant fait arbitrairement arrêter et torturer la veuve, lui extorqua son argent. La victime appela sur lui les vengeances du Ciel et se pendit. Peu après, pendant le sommeil, elle lui apparut et vida sur lui un vase qu'elle tenait à la main . A son réveil, Ti se trouva couvert d'ulcères qui le rongèrent jusqu'aux os avec des douleurs atroces. »

Les âmes des gens de bien reviennent souvent visiter ceux qu'elles affectionnent. On cite l'exemple d'un censeur impérial qui, dans une révolte, s'étant dévoué pour la cause de son maître au point de se jeter dans un brasier, afin de ramener les rebelles, apparaissait toutes les nuits à ses serviteurs dans son ancien palais.

Les réincarnations sont une croyance courante, en voici un cas entre plusieurs : « Un nommé Su avait emprunté mille taëls à un marchand de Tanyangchien. Celui-ci mourut laissant des livres fort mal tenus. Su cacha la dette aux héritiers et ne restitua pas. Un an après, il eut un fils qu'il aima tendrement. A huit ans, l'enfant tomba malade. Su dépensa mille taëls en médecins et remèdes sans aucun résultat. Un jour qu'on avait appelé une vieille bonzesse pour faire des incantations, l'enfant dit : « Mon compte est réglé, je m'en vais ! ... Quel compte, demanda la femme ? Je suis le marchand de Tanyangchien à qui Su devait mille taëls. Je me suis incarné chez lui pour les lui faire dépenser. » Il dit et expira.

Enfin, le phénomène des apports n'est pas inconnu : « Une femme nommée Tch'eun, qui était pauvre, gagnait sa vie à tisser des mouchoirs, tandis que son mari filait. Les deux époux trouvaient cependant moyen, en se privant eux-mêmes, de faire l'aumône aux mendiants. Un

Génie apparut en songe à la femme et lui apprit à tisser la soie, lui apportant lui-même la matière nécessaire pour cela ; aussi, après quelques années, fut-elle à l'aise. »

Tous ces récits démontrent que l'action des Esprits, leurs rapports constants avec notre humanité, la diversité et l'étendue de leurs manifestations ne sont pas le produit d'une imagination surchauffée (l'apathie proverbiale du Chinois est trop connue pour l'attribuer à cette cause), mais bien la conséquence des lois naturelles, niées ou incomprises, qui n'en existent pas moins malgré certaines opinions contraires.

Les réflexions suivantes, empruntées à un ingénieur en chef des établissements français dans l'Inde (1), prouvent que les études psychiques ne sont pas le privilège exclusif des Occidentaux :

« Nulle part l'étude et l'art des choses occultes n'ont été poussés aussi loin qu'au Thibet. Aussi est-il aujourd'hui le siège principal d'une société secrète qui étend ses ramifications sur tout l'Orient (lire le chapitre III du livre XI de *l'Inde après le Bouddha*). Elle prétend expliquer tous les faits et les pouvoirs anormaux par *l'Akas*, agent occulte plus subtil et plus puissant que l'électricité. »

« Il serait à désirer que cette société, au lieu de partir d'un principe unique dont elle a seule le secret, étudiât au grand jour et scientifiquement les phénomènes anormaux bien constatés, comme le font en France et en Angleterre des physiologistes et des philosophes éminents dont les *Annales des Sciences physiques* (2) nous font connaître les travaux. Nous sommes encore peu avancés dans l'explication rationnelle d'un certain nombre de faits dits surnaturels, dont il faut rechercher l'origine dans l'état psychologique des êtres qui les ont accomplis, ou en ont bénéficié ou en ont été les témoins. A cet égard, le Thibet offre aux vrais savants un vaste champ de curieuses investigations. L'histoire du surnaturel et celle des facultés des mystiques gagneraient infiniment à une pareille étude. »

LUSSŒR.

(Extrait de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*.)

(1) LAMAIRESSE, *l'Empire chinois*, p. 422, note.
(2) *Psychiques* plutôt.

UN PORTRAIT DU CHRIST

Nous avons reçu d'un éditeur de Prague, dont nous donnons ci-dessous l'adresse, une magnifique gravure, reproduction d'un célèbre tableau de Gabriel v. Max : « Le Christ médecin ».

Ce tableau, dont l'auteur est très connu dans toute l'Allemagne comme peintre mystique, représente le Christ rendant la vie à une jeune fille morte. Ce spectacle d'une résurrection dégage une atmosphère de sérénité, de paix, d'amour très intense ; c'est en même temps un sujet d'étude, car les signes symboliques les plus profonds y sont tracés, tant par la position, les gestes des personnages, que par l'arrangement des détails.

L'ensemble de ce tableau grandiose suggère l'idée encourageante d'une victoire sur les forces fatales de destruction, grâce à l'aide divine toujours offerte à ceux qui la demandent, et à laquelle rien ne résiste.

Quelle pensée plus belle peut-on afficher dans la demeure d'un chrétien ?

Voici l'adresse de l'éditeur :

M. Nicolaus Lehmann, 11, Ferdinandstrasse, à Prague (Bohême).

La gravure mesure 90 cm. × 1 m. 20. Son prix de souscription est 30 francs.

A travers l'Invisible

Par M. de Komar.

Voici un petit livre comme on en voudrait voir beaucoup. Sans aucune prétention littéraire ou philosophique, il atteint son but, qui est d'éclairer et d'instruire. Il est vraiment écrit avec le cœur, et, malgré quelques erreurs, je crois pouvoir le recommander à tous les spiritualistes sans distinction d'école. Les spirites y reconnaitront leur doctrine et les phénomènes qu'ils étudient. Les occultistes y retrouveront une inspiration véritable venue de ce plan de l'Amour, qui est en dehors de toute doctrine.

Le volume débute et finit par un « conte de Noël »,

chantant en un langage élevé l'apparition, sur notre terre, du Verbe éternel. Puis, en une suite de courtes nouvelles, l'auteur effleure les problèmes les plus troublants qui puissent se présenter à nous. L'existence de Dieu, sa justice, les rayons vivifiants de son amour, la Trinité, le Ciel, l'âme sont examinés en traits vifs et rapides, souvent très expressifs. Le périsprit, ou corps astral, et un peu de son fonctionnement sont très bien décrits. Les diverses « âmes » de l'homme, intuitive, sentimentale et intellectuelle, ont été parfaitement comprises et enseignées d'une façon élémentaire s'harmonisant bien avec les jeunes intelligences auxquelles l'auteur s'adresse.

L'évolution, la réincarnation sont aussi abordées dans le premier chapitre et tout aussi heureusement.

Ces idées, toutes nouvelles non seulement pour des jeunes enfants élevés à l'aide des pernicieuses méthodes actuelles d'éducation, mais aussi, hélas ! pour la grande majorité des hommes, sont ensuite développées dans les nouvelles intitulées « l'Enfant cruel », « le Petit Athée », « Le Rêve d'un petit mendiant », « la Petite Mourante », « la Table qui danse », « le Médium à fleurs », « l'Etoile ».

Les titres seuls de ces petites histoires suffisent pour qu'on comprenne les idées qui y sont développées. Je me contenterai de répéter encore qu'il est impossible de n'être pas touché de la façon si simple et si profonde avec laquelle l'auteur a résumé presque toute la Science de la Vie dans ces gracieux dialogues. Qu'il me permette de l'en remercier ici et de lui assurer qu'il en recevra bientôt la récompense dans un plan ou dans l'autre.

G. Phaneg.

Bibliographie

L. Revel. — *Les Mystiques devant la science, ou Essai sur le mysticisme universel.*

Voici un titre bien pompeux pour désigner ce que le livre renferme. Etude à la fois historique et doctrinale du mysticisme, où l'on rencontre quelques bonnes idées, des citations intéressantes, par exemple ; mais que de lacunes ! C'est ainsi que les noms de Jacob Bœhme et de Saint-Martin n'y sont pas mentionnés, et qu'aucune allusion

n'est faite au formidable courant créé par les deux mystiques, non plus qu'à leur influence si prépondérante cependant sur la philosophie. En bon historien, l'auteur remonte bien au déluge, mais il s'y est noyé.

SÉDIR. — *Lettres magiques*. Librairie Paul Ollendorf, 50, Chaussée-d'Antin, 1 fr. 50.

Il faut remercier Sédir de nous avoir donné ce livre. C'est, comme le dit Papus dans une amicale préface : « encore une nouvelle voie ouverte aux adaptations de l'occulte ».

Nous connaissions en effet Sédir sous l'aspect d'un hardi et profond philosophe, peu soucieux des préjugés de l'École, capable des plus hautes synthèses. Il se manifestait en outre mystique délicat et sûr. Nous devons à son effort ce que nous avons compris de Jacob Bœhme. Voici aujourd'hui l'Esthéticien. Mais il ne s'agit pas ici d'une esthétique vaine, d'un étalage de formes, fussent-elles bien venues; il s'agit d'une œuvre où la vie déborde, justement parce que c'est dans l'invisible que l'auteur est allé chercher la force qui anime et fait mouvoir ses personnages et qui colore ses descriptions.

C'est cela même que l'on peut considérer comme nouveau dans une réalisation de cet ordre. La plus grande erreur d'une certaine école d'art et de littérature a consisté, sous prétexte de représentation fidèle de la vie, à copier des apparences, j'oserai dire des devantures, et rien que cela. Certes, ce sont bien des êtres humains en chair et en os que Désidérius Andréas, Théophane et Stella : ils sont sur la terre et respirent notre air. Mais la puissance effective de Sédir se révèle dans le fait de nous avoir fait comprendre, presque sentir la continuation réelle de la *Vie*, des plans où nous la voyons se manifester à nos sens jusqu'à ceux de l'Au-delà, siège de son alimentation et de sa direction.

Ainsi il n'y a guère de sentiments humains auxquels l'auteur n'ait touché ici. Seulement il leur a donné leur aspect vrai en les vivifiant de l'intense courant de l'invisible. L'affabulation romanesque est légère et gracieuse. Un jeune seigneur, Andréas, s'est ruiné pour une fastueuse courtisane, Stella. Il se retire de la vie et retourne à des

travaux jadis ébauchés dans les centres d'initiation de l'Inde. Mais déjà Andréas et Stella étaient de nobles amants. La science de leurs voluptés atteignait aux perfections de la beauté. Ils avaient voulu un entour splendide à leur union : « Toutes ces formes magnifiques je les aimais comme des images de mon esprit, comme des repoussoirs de ta beauté, ma chère Stella, comme des élixirs d'éternelle jeunesse pour la sensibilité de mon goût et pour les délicates émotions de mon cerveau (1)... »

Après une telle réalisation de l'esthétique sensuelle, une réalisation plus haute s'imposait, et c'est par le chemin ordinaire, celui de la douleur que viendra la consécration de l'amour dans toute son élévation et dans toute sa pureté.

Tandis qu'Andréas s'expatrie, un de ses amis encourage et dirige Stella dans la voie des progrès difficiles. C'est l'Initié indou Théophane. Et c'est l'histoire de ces progrès, de ces heurts, de ces défaillances et de ces larmes d'une femme que son amour exalte, mais que sa faiblesse incite parfois au recul, que Sédir a profondément fouillée. Lettres de Théophane paternelles, consolatrices, hautement rectrices, lettres d'Andréas exilé, dont le cœur aussi s'épure, telles sont *les Lettres magiques*.

On y trouvera toute une adaptation de la philosophie occulte la plus élevée. Est-ce à dire que la forme en soit rigide et trop sévère. Que non pas. Rempli d'émotion contenue, le style à la fois précis et frémissant illustre harmonieusement, poétiquement les pensées qui toutes partent du cœur. *Les Lettres magiques* vont être le livre de toutes les femmes qui ont suivi, même de loin, le mouvement occultiste. Il n'est point de pages qui ne les intéressent. Au surplus, l'œuvre de Sédir est de celles qui consacrent une maîtrise, — qu'on lit, puis qu'on éprouve ensuite le besoin de relire, car il y a des passages, et ils sont nombreux, qui sont comme des forces vivantes, et des phrases qui restent des maximes durables.

Et puisque *Les Lettres magiques* qu'on publie aujourd'hui ne constituent que la première partie de l'œuvre, il

(1) *Lettres magiques*, p. 27.

ne nous reste plus qu'à prier Sédir de ne pas trop nous faire attendre le second volume.

EDGAR JÉGOUT.

La médecine préhistorique. — Le § 218 du Code Haninmurabi, en inscriptions cunéiformes (2.000 ans avant J.-C.), contient une note sur l'*opération de la cataracte*. D'après Pergens (*Janus*, 1903, p. 197), elle devait être faite par abaissement, au moyen d'un instrument en *cuivre* (?), dont on connaît la forme (sceau d'Eduimagi) et qui ressemble au signe typographique de la *Virgule*.

M. le docteur M. BAUDOIN vient de faire une communication à la *Société d'anthropologie* sur l'ÉCRITURE EN MIROIR chez les Gallo-Romains, en réponse aux hypothèses formulées par M. le docteur G. BALLET, à la *Société d'histoire de la médecine*, à propos du travail de cet auteur : *Inscriptions en miroir sur des poteries gallo-romaines.*

L'*anesthésie générale par compression des carotides* et l'acide *carbonique*, par usage de la mandragore, de l'aconit et de l'opium, était connue des Assyriens et des Chinois 1.000 ans avant Jésus-Christ — Rien d'étonnant dès lors à ce que les Esséniens, dont fit partie Jésus-Christ, fussent très renseignés sur ce chapitre.

(*Gazette médicale de Paris.*)

Comment faire battre le cœur après la mort. — Depuis que M. LOCKE a formulé la solution qui permet d'atteindre un tel but, de nouvelles recherches ont été faites sur cette intéressante question. M. KULIAKO y ajoute quelques observations très concluantes. Sur un cœur d'enfant extirpé vingt heures après la mort et traité par le liquide de Locke, chaud et saturé d'oxygène, les battements commencèrent au bout de vingt minutes et ne tardèrent pas à se montrer rythmiquement une heure durant. Dans d'autres cas, le cœur extirpé encore plus tard, après trente heures, a présenté également des battements rythmés. Toutes ces expériences ont donc été couronnées de succès. Rappelons la composition de ce précieux liquide : CaCl : 0,02 — KCl : 0,02 — CO^2NaH : 0,02 — NaCl : 0,09 ; Dextrose : 0,01 — H^3O : 100.

(*Revue scientifique.*)



JOURNAUX ET REVUES

La Revue (1er juin). De longues considérations sur *Nos droits sur l'animal* nous ont particulièrement intéressé. L'auteur, M. Camille Mélinaud, proteste contre notre indifférence générale qui nous fait ne voir chez les animaux que « la faculté de nous rendre service ».

Il nous fait comprendre que les animaux sont des êtres, et que, quoique moins forts que nous, ils nous valent ou nous sont supérieurs au moins à un point de vue spécial : celui de la faculté qu'ils représentent ; nous ne devons donc pas les méconnaître, et surtout les tyranniser en disposant de leur vie, comme d'une chose inerte.

« En somme, conclut M. Mélinaud, nous nous plaisons toujours à nous attribuer, sur les êtres, des droits sans limites. L'humanité a cru longtemps qu'il y avait *des hommes* sur qui elle avait tous les droits, c'était l'esclavage ; il a fallu renoncer à cette douce illusion. Elle a cru, plus tard, qu'il y avait du moins des hommes nés pour obéir, pour subir l'oppression des autres, nobles ou riches. On en est revenu, ou à peu près. Beaucoup de gens bien pensants croient, aujourd'hui encore, qu'il y a des hommes, les ouvriers, faits tout exprès pour exécuter les plus durs travaux, pour se contenter de salaires insuffisants, pour être sacrifiés au bien-être et au luxe des autres ; il n'y a pas besoin d'être grand prophète pour affirmer qu'on en reviendra aussi, qu'on est en train d'en revenir.

« Enfin, il semble évident à tous qu'il y a, du moins, des êtres qui sont créés pour nous servir et pour nous subir, sur qui nous avons droit de vie et de mort, et de torture ; ce sont les animaux. On en reviendra aussi beaucoup plus tard, mais on en reviendra ».

L'Echo du Merveilleux (16 mai). Mme de Redka y présente une étude solide sur la chiromancie appliquée au diagnostic des maladies.

P. Sarreville commente quelques quatrains de Nostradamus, qui semblent se rapporter à la crise religieuse de la France.

Dans le numéro du 1er juin, se trouve la relation d'un exemple net de prédiction réalisée, concernant un personnage historique, et faite d'après la méthode onomantique.

La Revue Scientifique et Morale du spiritisme reprend la publication d'une controverse, la *Genèse Mosaïque*, interrompue depuis deux ans. L'auteur étudie le sixième jour de la création, et passe en revue les commentaires apologiques qu'on y a rattachés, y ajoutant les siens. Malgré bien des citations de texte hébreu, les vues exposées ne nous paraissent pas d'une bien grande envergure, et nous préférons sur ce sujet la lecture d'un peu de Fabre d'Olivet.

A lire dans la même revue, un long compte rendu d'une séance d'Eusapia Paladino, le célèbre médium, et un article de Delanne sur les hallucinations hynagogiques, les images consécutives, les hallucinations volontaires, sujets se rapportant à l'extériorisation de la pensée.

Le Progrès Spirite proteste contre l'étude superficielle du spiritisme, il en réclame un examen plus approfondi tant par ceux qui l'attaquent que par ceux qui se rangent dans le clan des spirites sans être à même de bien mettre en valeur les théories et les procédés qui leur sont propres.

Le Moniteur des Etudes Psychiques (5 mai) reproduit un article du docteur Lacassagne, paru dans le *Journal de médecine de Paris*, sur la Kleptomanie, « impulsion inexplicable et irrésistible au vol » que certains êtres ressentent particulièrement à la vue des grands magasins, exerçant sur eux une fascination qui se transforme en suggestion.

L'auteur divise les kleptomanes en « collectionneuses, déséquilibrées, malades ». Il réclame une modification au système de surveillance en cours, tendant à prévenir plutôt qu'à punir ces actes. Il demande même que l'on conseille à certaines femmes de ne jamais aller dans ces endroits dangereux.

Le Bulletin d'Etudes Psychiques de Marseille pose à nouveau le problème psychique de l'amnésie rayonnante, pour la résolution duquel le docteur Luys avait fait déjà un appel à ses abonnés.



« Je cause, dit le docteur Luys, avec un interlocuteur quelconque. Dans le cours de la conversation, j'arrive à vouloir lui désigner le nom d'une personne connue parfaitement de nous deux, et dont le nom nous est familier. A ce moment, j'ai besoin de lui préciser le nom de cette personne. Eh bien! ce nom, je ne puis le trouver; je cherche en vain, et plus je cherche, moins je trouve; et c'est alors que ce présente ce curieux phénomène: — Mon interlocuteur, qui, comme moi, connaît ce nom, sait de quoi il s'agit, de qui je veux parler, n'est pas plus favorisé que moi, il est frappé de la même influence néfaste, de la même *amnésie locale*, qui, de moi, *a rayonné* vers lui; il cherche le nom propre et reste, comme moi, impuissant à trouver. »

Le champ est ouvert à la sagacité des étudiants psychistes.

Annales des Sciences Psychiques. M. Richet étudie un cas de prémonition, qu'il détaille et examine sur toutes les faces.

Il conclut, après discussion, à un phénomène réel.

Le docteur Carmelo Samona donne un long compte rendu d'expériences faites à Palerme avec Eusapia Paladino. Aucun « fait nouveau », mais bonnes observations documentaires.

PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

Nous informons nos lecteurs qu'un excellent graphologue, homme de talent, se met à leur disposition pour faire le portrait graphologique complet de la personne dont ils enverront un spécimen d'écriture.

S'adresser à M. Marc Sandrin, 270, rue Saint-Jacques, Paris en joignant à la lettre un mandat de trois francs.

Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

